

LA PRESENCE ANGLAISE DANS LE ROMAN
CANADIEN-FRANCAIS

par Katharine A. Foley

Thèse présentée à la Faculté des études
graduées, Université McGill, en vue de
l'obtention de la maîtrise en français

Département de Langue et
Littérature françaises,
Université McGill,
Montréal.

le 5 août, 1968.

© Katharine A. Foley 1969

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction de Mlle M.Th. Reverchon, professeur du Département de Langue et Littérature françaises de l'Université McGill.

Une bourse, The J.W. McConnell Memorial Fellowship, a grandement facilité la poursuite des études et des recherches.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	
I. APERÇU HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE	1
1. Aperçu historique: les deux solitudes sociales	2
-époque coloniale 1600-1763	
-époque britannique 1763-1867	
-époque canadienne 1867-1968	
2. Aperçu littéraire	9
-la présence anglaise dans les autres genres	
II. LES TROIS FORCES D'ASSIMILATION	14
1. La présence anglaise	15
-la conquête	<u>Les Anciens Canadiens</u>
-le soulèvement	<u>Les Habits Rouges</u>
-l'impérialisme	<u>La Guerre, Yes Sir</u>
2. La présence canadienne	27
-les luttes politiques	<u>Le Député</u>
-le mariage mixte	<u>Le Nom dans le bronze</u>
-l'immigration	et <u>L'Appel de la Race</u> <u>Rue Sherbrooke Ouest</u>
3. La présence américaine	36
-l'exode	<u>Nord-Sud</u>
-le mariage mixte	<u>La Campagne Canadienne</u>
-l'échange culturel	<u>La Bagarre</u>
	et <u>La Soif et le mirage</u>

TABLE DES MATIERES (suite)

Chapitres	pages
III. L'EVOLUTION DU THEME DE LA PRESENCE ANGLAISE	46
1. Le roman de fidélité 1850-1915	47
- <u>Charles Guérin</u>	
- <u>Jean Rivard</u>	
2. Le roman réaliste 1915-1935	51
- <u>Maria Chapdelaine</u>	
- <u>Trente Arpents</u>	
3. Le roman de résistance 1935-1945	54
- <u>Menaud, Maître-Draveur</u>	
- <u>La Chesnaie</u>	
4. Le roman urbain 1945-1955	61
- <u>l'oeuvre de Gabrielle Roy</u>	
- <u>l'oeuvre de Roger Lemelin</u>	
5. Le roman de révolte 1955-1968	72
- <u>Trou de Mémoire</u>	
- <u>Ethel et le Terroriste</u>	
6. Le roman moderne	76
IV. A LA RECHERCHE DU ROMAN CANADIEN	82
- <u>Les Sentiers de la nuit</u>	
- <u>Le Poisson Pêché</u>	
- <u>L'Incubation</u>	
- <u>Le Couteau sur la table</u>	
- <u>Rideau de Neige</u>	
CONCLUSION	95
BIBLIOGRAPHIE	98

INTRODUCTION

Cette étude, orientée sur l'idée des deux solitudes sociales que séparent les Franco-américains et les Anglo-américains, vise à une présentation bien plus qu'à une interprétation de la présence anglaise dans le roman canadien-français. Pour ne pas nous égarer dans le domaine de l'historien ou du sociologue, ou dans les querelles qu'une interprétation particulière peut soulever, nous nous limitons à une interprétation générale. Plus littéraire, la présentation du thème de la présence anglaise nous permet de céder souvent la parole aux personnages sans prendre parti.

Pour présenter une vue d'ensemble d'un thème littéraire, nécessaire pour l'étude de son évolution, il faut faire un choix. Nous avons choisi nos romans selon le cadre de notre étude: ceux qui illustrent le mieux le phénomène des deux solitudes sociales, les trois forces d'assimilation, l'évolution du thème, et la recherche du roman canadien.

Le premier chapitre cherche à expliquer l'existence solitaire des Canadiens français sur le continent nord-américain. Le vaste territoire permet l'établissement de deux colonies à part; après la conquête (1763), la politique d'isolation éloigne les Canadiens français des nouveaux maîtres anglais; à partir de la Confédération (1867), l'autonomie provinciale perpétue la solitude québécoise. Toujours observé de loin, l'Anglais devient un type classique aux traits conventionnels. Chaque exemple

tiré des autres genres littéraires illustre un aspect de sa caricature.

Pour la plupart des races minoritaires, il n'y a qu'une seule force d'assimilation. Mais le Canadien français peut en distinguer trois, chacune assez différente et aussi dangereuse. L'Anglais, conquérant cruel, représente la domination politique; le Canadien anglais, usurpateur social, représente la domination culturelle; l'Américain, exploiteur injuste, représente la domination économique. Pour résister, le Canadien français se retire dans sa solitude homogène et harmonieuse.

L'évolution de la littérature canadienne d'expression française fait évoluer le thème de la présence anglaise. Le roman de fidélité persiste à chanter les joies de la vie rurale tandis que le roman réaliste ose peindre ses peines, mais les deux plaident la cause agricole, seule sauvegarde de la nationalité canadienne-française. A ce moment, la présence anglaise ne se fait sentir que dans les villes, qu'il faut fuir. A partir des années trente, la présence anglaise commence à envahir le domaine rural pour exploiter les ressources naturelles. Dans le roman de résistance, l'Anglais devient un ennemi à chasser, et la thèse devient un refus de se retirer et un rêve de reconquête. Les conditions économiques d'après-guerre causent un grand exode de cultivateurs à la ville. Dans le roman urbain, l'Anglais, observé de près, devient symbole de la prospérité et de la puissance. Les jeunes n'acceptent pas avec la même résignation que leurs parents cette inégalité sociale. Le roman de révolte révèle un monde de violence et de haine qui vise à

éliminer la présence anglaise. En général, pourtant, la présence anglaise commence à disparaître dans le roman contemporain. Dans les romans choisis pour cette partie de notre étude, nous allons voir comment la présence anglaise cède sa place à l'étude psychologique de l'individu, à la critique sociale de l'intérieur, à d'autres ennemis, à d'autres étrangers.

A la suite d'une telle évolution, nous partons à la recherche d'un roman vraiment canadien qui n'ait pas besoin de la qualification "anglais" ou "français." Nous passons en revue cinq romans qui pénètrent dans la solitude anglo-canadienne. Il reste à déterminer s'il s'agit d'une connaissance ou d'une caricature des compatriotes de langue anglaise.

CHAPITRE I

APERÇU HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA PRÉSENCE ANGLAISE

1. Aperçu historique: les deux solitudes sociales

FABLE TRISTE

Deux arbres dans le vent
Se disaient leur histoire
Deux vieux arbres savants
S'échangeaient leur mémoire

L'un dit à l'autre: mon ami
Ça fait cent ans qu'on est ici
La tête en l'air
Au garde-à-vous
J'en ai assez
Je veux partir
Comme font les oiseaux

L'autre lui répondit:
SORRY, I DON'T SPEAK FRENCH...

Et ils moururent.¹

L'Anglais et le Français, deux arbres plantés côte à côte dans le sol nord-américain, qu'est-ce qu'ils font pour que leurs racines ne s'entrecroisent pas? Concurrents dans la lutte coloniale, sujets sous la même monarchie britannique, partenaires de la confédération canadienne, fournisseurs au marché américain, les deux restent quand même étrangers, souvent ennemis. Se nourrissant de la même

¹G. Dor, Poèmes et Chansons I (Longueuil, 1968), p. 22.

terre, chaque arbre projette un ombrage qui ne protège que les siens. Comment expliquer ces deux solitudes?

Au début du dix-septième siècle, la lutte ancienne entre l'Angleterre et la France se poursuit sur le continent nord-américain. Chacun fonde une colonie, modèle de la mère-patrie, en rivalité dans l'appropriation du territoire, dans la conversion des sauvages et dans l'acquisition des richesses naturelles du pays. Mais les nouveaux colons oublient vite leurs querelles européennes. Dans le dur travail de colonisation, ils rencontrent d'autres ennemis: la terre, le climat, et l'Indien. De plus, le territoire est assez vaste pour permettre l'établissement de deux colonies à part, l'une anglaise et protestante, de la Georgie jusqu'à la Nouvelle Ecosse, l'autre française et catholique, dans la vallée du St. Laurent et du Mississippi. Déjà à cette époque, on dresse les barrières les plus efficaces qui les séparent encore aujourd'hui, celles de la langue et de la religion.

La réapparition des mères-patries dans les colonies, à l'occasion de la Guerre de Sept Ans (1756-1763) rompt l'existence paisible des colons. Le colon de langue anglaise s'arme contre le colon de langue française. La participation active de l'Angleterre, avec sa force marine et l'aide de cent mille Anglo-américains, face à la négligence impardonnable de la France à cause de ses ennuis financiers et ses guerres continentales, décide le sort de dix mille colons catholiques et français.

La cession du Canada à l'Angleterre fut pour le français une véritable catastrophe. L'armée, l'administration, un certain nombre de seigneurs et une partie considérable de la bourgeoisie rentrèrent en France. L'armée d'occupation britannique, les administrateurs, et les commerçants anglophones comblèrent le vide ainsi créé. Conséquence linguistique: l'anglais, langue étrangère, remplace le français comme langue du gouvernement, de l'administration, et du commerce.²

Mais il faut constater que l'Angleterre accomplit seulement une conquête militaire de la Nouvelle-France et non pas une conquête morale des habitants. Obstinés à rester français dans un pays devenu anglais, les colons vaincus furent les vainqueurs dans un refuge régional. Sur la ferme, le colon canadien, maître chez lui, peut élever une nombreuse famille de bons catholiques, loin de la politique d'assimilation des nouveaux maîtres de langue et de religion étrangères. Les curés, les hommes politiques, et les écrivains se liguent pour convaincre leurs compatriotes que l'agriculture est la seule sauvegarde de la nationalité canadienne-française. Partir à la ville, forteresse de la minorité anglaise, serait acte de trahison. "O heureux, mille fois heureux, le fils du laboureur qui, satisfait du peu que la Providence lui a départi, s'efforce de l'accroître par son travail et son industrie, se marie,

²P. de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec (Montréal, 1967), p. 97.

se voit revivre dans ses enfants, exempts de tous les soucis de la vanité, sous les ailes de l'amour et de la religion."³

Se réfugiant physiquement dans les régions rurales, le Canadien français se réfugie en même temps mentalement dans le passé. Sa fidélité à la terre devient une fidélité à ses ancêtres. Ainsi il crée un statisme social, économique et intellectuel, dans son refus d'entrer dans le présent et d'envisager l'avenir qu'il croit appartenir aux Anglais. "Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer..."⁴ "...ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin."⁵ Ainsi les deux solitudes sociales s'affirment: la collectivité catholique et française, immobile et isolée à la campagne, et la collectivité protestante et anglaise, moderne et mouvementée en ville.

³A. Gérin-Lajoie, Jean Rivard (Montréal, 1913), p. 24.

⁴L. Hémon, Maria Chapdelaine (Paris, 1954), p. 241.

⁵Ibid., p. 240.

Mais, vers la fin du dix-neuvième siècle, les terres épuisées ne nourrissent plus les familles nombreuses, et les parents, pauvres mais patriotes, voient leurs enfants partir pour la ville. Là, ceux-ci trouvent une industrialisation faite par des entrepreneurs britanniques, anglo-canadiens et américains. Complètement dépaysés, ils subissent le drame de l'adaptation de la vie rurale à la vie urbaine. Quelques-uns renoncent à leurs valeurs traditionnelles, pour se frayer un chemin dans la société anglo-saxonne. Il faut constater qu'il ne s'agit pas d'un rapprochement de races, car, à cette époque, pour arriver, il faut s'assimiler. Ces "anglomanes" ou "vendus" changent de nom, de langue, et de religion. "Tu comprends, je n'aime pas les Anglais. Ce sont des conquérants. Ils ont écrasé notre peuple. Mais dans ce pays, on ne parvient à rien sans leur aide."⁶ Mais la grande majorité restent fidèles, anglophobes même, par une soumission totale aux curés et aux chefs de l'agriculture. Considérant l'argent comme l'instrument qui pourrait les angliciser et les protestantiser, ils acceptent des postes subalternes dans les usines de la ville. "Autrefois,

⁶A. Parizeau, Rue Sherbrooke Ouest (Montréal, 1967), p. 116.

dans les chantiers, je souffrais et je m'irritais de voir nos bûcherons travailler comme des mercenaires et défiler comme des esclaves sous l'oeil des entrepreneurs anglais; aujourd'hui j'éprouve toujours de la peine quand je vois nos pauvres gens s'engouffrer chaque matin dans les usines des Anglais avec des airs d'écoliers en retard."⁷ Les patriotes identifient la pauvreté avec la fidélité, la prospérité avec l'assimilation. Ainsi, même concitoyens, les deux nationalités restent étrangères.

A la même époque, l'Angleterre accorde sa propre constitution à sa colonie qui devient de suite une nation, le Canada. Cette liberté politique crée des liens patriotiques envers la mère-patrie. "L'Acte d'Union, la révolution économique de la seconde moitié du XIX^e siècle et la Confédération firent du Canada un pays britannique d'un océan à l'autre."⁸ Cette loyauté britannique des Canadiens anglais, que l'on voit dans la participation du Canada aux deux guerres mondiales, malgré l'opposition féroce des Canadiens français, accentue la séparation des deux membres fondateurs du pays. Réduits à une force minoritaire au gouvernement fédéral de ce "royaume

⁷A. Dugré, La Campagne Canadienne (Montréal, 1925), p. 225.

⁸M. Brunet, Canadiens et Canadiens (Montréal, 1954), p. 90.

britannique," les Canadiens français se réfugient dans le gouvernement provincial. La réaction d'une soeur en apprenant que son frère travaille pour le gouvernement canadien reflète cette méfiance envers le gouvernement fédéral. "On a entendu dire qu'il s'était vendu au Roi d'Angleterre."⁹ Ainsi, l'autonomie provinciale, féroce-ment protégée même aujourd'hui, réussit à préserver les deux solitudes. Pierre Trottier, dans ses essais intitulés Mon Babel, résume bien l'idée centrale de cette thèse. "En effet, depuis l'aliénation qu'avait été pour nous la cession à l'Angleterre, nous avons employé tout notre art de vivre, à durer, à endurer... Et nous étions devenus, pour ainsi dire, les solitaires de l'Amérique du Nord."¹⁰ Il signale la division des compatriotes de langue anglaise et de langue française aux fêtes du 24 mai. Les Canadiens anglais s'entêtent à fêter la feuë Reine Victoria, les Canadiens français, Dollard des Ormeaux.

Cette survivance solitaire creuse un abîme souvent infranchissable entre les deux races. Les différences ne sont pas seulement linguistiques et religieuses. Les luttes ne sont pas toujours politiques

⁹G. Roy, Rue Deschambault (Montréal, 1966), p. 109.

¹⁰P. Trottier, Mon Babel, Essai (Montréal, 1963), p. 47.

et économiques. Il s'agit d'un conflit de personnalité. Pour plaider sa cause contre le mariage mixte, Mgr Dugré présente une comparaison des deux caractères, des Franco-américains et des Anglo-américains.

Si prétentieuse que puisse paraître l'assertion sous la plume d'un Canadien français, il n'en est pas moins vrai de dire qu'il existe actuellement dans l'Amérique du Nord, deux civilisations fort différentes: l'une représentée par cent millions d'Anglo-Saxons, l'autre par trois ou quatre millions de Canadiens d'origine française. Ce qui distingue ces deux groupes inégaux, ce n'est pas seulement la langue qu'ils parlent et la foi religieuse de la grande majorité de ceux qui les composent, c'est aussi la diversité dans les manières d'agir, la divergence de vues dans la façon d'envisager la vie, ses jouissances et ses devoirs. On a hérité, au Canada français, du tempérament et des traditions de la France catholique du dix-septième siècle; on a hérité chez les Américains anglo-saxons, du libre examen et de l'esprit utilitaire des Anglais du règne d'Elizabeth. Un climat froid, une nature calme, des conditions économiques difficiles, une foi religieuse robuste ont développé chez les Canadiens français l'endurance dans les travaux pénibles et la facilité de contentement; un climat tempéré, une nation généreuse, l'abondance des richesses, ont développé chez les Américains le goût de vivre et l'attachement aux biens terrestres, tandis que le mysticisme des pionniers puritains faisait place chez eux à une indifférence religieuse de plus en plus accentuée.¹¹

Bien sûr, il faut admettre que l'auteur pousse ses comparaisons un peu loin. L'on trouve des Canadiens

¹¹Dugré, p. 56.

français matérialistes, et des Anglo-Saxons religieux. Néanmoins, l'auteur souligne les différences fondamentales qui distinguent ces deux races. Depuis longtemps, les Canadiens français cultivent ces différences pour ne pas tomber dans le "melting pot" de la civilisation américaine. Mais ce qui est même plus important, ce portrait de l'Anglo-Saxon et du Canadien français domine longtemps la littérature canadienne d'expression anglaise et française.

Dans l'étude de la présence anglaise, il faut toujours tenir compte de l'existence de ces deux solitudes sociales. La solitude anglo-américaine menace la solitude franco-américaine. L'écrivain canadien-français observe, juge et condamne les valeurs de la solitude anglo-américaine avec les valeurs de la solitude franco-américaine. Tant que ces deux solitudes existeront, les Anglo-américains et les Franco-américains ne se connaîtront, ne se comprendront jamais.

2. Aperçu littéraire de la présence anglaise dans les autres genres

L'écrivain manipule une réalité romanesque qui n'est pas nécessairement la réalité vécue. Ainsi, les écrivains canadiens-français peuvent se créer un univers

sans Anglais. Mais puisque le roman reste longtemps un miroir fidèle de la société, il lui faut, de temps en temps, refléter un Anglais. Ainsi, le roman est le domaine le plus riche pour étudier la présence anglaise dans la littérature canadienne-française. Mais, dans les autres genres, l'Anglais n'est pas totalement absent. Pour son épopée de l'histoire canadienne, La Légende d'un Peuple, Fréchette s'inspire d'une fidélité à la France et d'une amertume envers l'Angleterre. Partout il chante la bravoure des Canadiens français qui ont résisté à la domination anglaise. L'Anglais, c'est l'ennemi brutal qui a terrorisé les colons, exilé les patriotes de 1837, et pendu Louis Riel. Avec émotion il décrit le ravage des soldats vainqueurs:

De quartier nulle part, nulle compassion;
Partout pillage, vol et dévastation!¹²

et répète les paroles du tribunal orangiste de Louis Riel:

A mort, à mort! il a du sang français aux veines!
Ah! voilà son vrai crime!¹³

Est-ce que le poète oublie que Louis Riel a condamné à mort le chef des Orangistes, Thomas Scott? D'autres

¹²L. Fréchette, La Légende d'un Peuple (Montréal, 1941), p. 165.

¹³Ibid., p. 189.

exemples de la présence anglaise dans les oeuvres poétiques se trouvent dans les vers cités au début des chapitres de cette thèse.

Dans le conte de Patrice Lacombe, "La Terre Paternelle," l'Anglais, c'est l'empiéteur sur la terre québécoise. La famille Chauvin commet une erreur grave--elle abandonne la terre. Misère suit misère. Quand le fils rentre après une absence de quatre ans dans le pays d'en haut, au lieu de trouver une belle réunion familiale, un Anglais lui adresse: "What business brings you here?...No, no, goddam, vous pas d'affaire ici, moi havoir une bonne deed de la sheriff."¹⁴ Plus modernes, les contes de Jacques Ferron, Contes Anglais et autres, satirisent la présence anglaise. Dans le conte "Retour au Kentucky," un jeune soldat américain épouse une Belge. Installés à Montréal, sa femme persiste à parler français. Mais il sait qu'il va remporter la victoire: "La maison, la famille, la paroisse, tout cela est petit. Les enfants grandiront. Au-delà de St. Hubert il y a le monde. Je les y attends. Je ne suis pas pressé. Ce sont eux qui vous apprendront l'anglais, ma chère."¹⁵

¹⁴J. Huston, Le Répertoire National, III (Québec, 1845), 392.

¹⁵J. Ferron, Contes Anglais et autres (Montréal, 1964), p. 90.

Dans ses conférences, genre fort populaire après la fondation de l'Institut Canadien (1844), Etienne Parent présente un Anglais qui est l'exploiteur matérialiste de ses compatriotes. "Son Dieu, c'est Plutus, ses enfants ne naissent, ne vivent que pour le gain, pour eux il n'y a d'autres rêves que des rêves de fortune, de fortune rapide et colossale."¹⁶ Dans son discours, "L'Industrie considérée comme moyen de conserver la nationalité canadienne-française," le conférencier annonce la domination, l'exploitation, et l'assimilation de ses compatriotes s'ils refusent de développer l'industrie locale, la force des nations modernes.¹⁷

Les journaux rapportent les luttes parlementaires entre la majorité de langue française et la minorité de langue anglaise dans la province. Il faut surtout signaler Le Canadien, fondé en 1806 par deux patriotes fervents, Pierre Bédard et Joseph Panet, et lancé comme journal de combat contre le journal The Mercury, instrument des gouverneurs anglais.

Cette année, Robert Gurik a présenté une version québécoise très ingénieuse de Hamlet, Prince du Québec.

¹⁶Huston, IV, 29.

¹⁷Ibid., pp. 1-19.

Le roi, c'est l'Anglophonie qui contrôle tout dans son royaume, la province de Québec. Hamlet meurt sans détrôner le roi: "Qui...qui...nous sortira de la fange des compromis, de l'esclavage, qui brisera les chaînes qu'hypocritement nous avons nous-mêmes forgées. Il faut que ma mort serve aux autres. Il faut...que vive...un ...Qué...bec...libre."¹⁸

Même la chanson, véhicule de protestation politique, n'exclut pas l'Anglais. Le chansonnier Claude Gauthier dans "Le Grand Six Pieds" raconte l'histoire du brave bûcheron, qui avec un coup de hache, tue son patron anglais, une "tête carrée et malhonnête." Le refrain est un cri fort nationaliste contre l'Anglais, l'exploiteur.

Je suis de nationalité canadienne-française.
 Ces bouleaux, je les ai coupés
 A la sueur de mes deux pieds
 Dans la terre glaise.
 Voulez-vous pas m'embêter avec vos mesures à l'anglaise!¹⁹

Chaque texte illustre un aspect de la présence anglaise, mais passons au roman pour étudier tous les aspects de la présence anglaise.

¹⁸R. Gurik, Hamlet, Prince du Québec (Montréal, 1968), p. 95.

¹⁹C. Gauthier, Claude Gauthier chante Claude Gauthier (Enregistrements Columbia, No. FL284), face 2.

CHAPITRE II

TROIS FORCES D'ASSIMILATION

Pour le Canadien français, tous les membres de la race anglo-saxonne, qu'on soit anglais, canadien-anglais, ou américain, présentent une menace à sa survivance sur le continent nord-américain--celle de l'assimilation. Mais le nationaliste, versé dans son histoire politique, culturelle et économique, distingue trois formes d'assimilation. Sur la scène anglaise, il lutte contre l'impérialisme qui dicte encore aujourd'hui la politique internationale du Canada; sur la scène canadienne, il défend la minorité contre la domination raciale et religieuse; sur la scène américaine, il veut limiter le contrôle du capitalisme américain sur les ressources naturelles de sa province. Chaque force assimilatrice, même si les trois existent actuellement, a son domaine et son époque. Le Rapport Durham (1839) est le meilleur exemple d'efforts pour assimiler et éliminer l'opposition canadienne-française pendant le régime britannique. Après la Confédération canadienne (1867), les Canadien français n'ont plus qu'une voix minoritaire dans le gouvernement national. Leur opposition n'a pas pu empêcher la participation du Canada, à l'aide de l'Angleterre, aux

deux guerres mondiales. Aujourd'hui, l'influence américaine est inévitable dans tous les pays. Mais par un programme de nationalisation des ressources naturelles, les Canadiens français essayent de réduire l'emprise américaine sur l'économie québécoise. En général, l'Anglais est le conquérant cruel, le Canadien anglais l'usurpateur social, et l'Américain, l'exploiteur économique. Dans les autres chapitres de cette thèse, la présence anglaise veut dire l'influence de n'importe qui de langue anglaise dans la vie des Canadiens français. Pourtant, dans ce chapitre, nous allons déterminer et distinguer les trois présences anglaises que le nationaliste expert veut signaler à ses compatriotes.

1. La présence anglaise

Et que les conquérants, avec leur morgue altière,
De leurs cris de triomphe insultaient les vaincus.²⁰

Fiers Anglais, l'amour me convie
A chanter votre auguste nom
Votre sort est digne d'envie
Vous faites régner la maison.²¹

Cette prise de position contraire des deux poètes révèle un conflit d'opinions qui divise les historiens

²⁰Fréchette, p. 160.

²¹de Grandpré, p. 104.

même aujourd'hui. Michel Bibaud (Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise, 1844) condamne l'abandon de la France et sa révolution anti-cléricale, et prêche une loyauté envers la nouvelle administration anglaise. Par contraste, l'oeuvre de Garneau (Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, 1845) lance un mouvement fort patriotique s'inspirant d'une nostalgie de la France et d'une opposition à l'impérialisme britannique.

Grâce à la politique d'isolation des Canadiens français, la masse pouvait vivre sans sentir la présence anglaise--sauf à deux occasions principales: la conquête (1756) et le soulèvement des patriotes (1837). Deux romanciers canadiens-français ont enregistré ces événements dans leur littérature: la conquête dans Les Anciens Canadiens, par Philippe Aubert de Gaspé, et le soulèvement dans Les Habits Rouges, par Robert de Roquebrune.

Chaque lecteur de langue étrangère, surtout les Canadiens anglais, débute dans la littérature canadienne-française par Les Anciens Canadiens, devenu classique. Il y puise une documentation excellente sur les coutumes et les légendes de la vie seigneuriale de l'Ancien Régime. Mais ce qui est plus important, l'auteur semble plaider la cause de l'union harmonieuse des deux races. "Je suis

loin de croire cependant que tout soit perdu: la cession du Canada a peut-être été, au contraire un bienfait pour nous, la révolution de 93, avec toutes les horreurs, n'a pas pesé sur cette heureuse colonie, protégée alors par le drapeau britannique. . . . Courage et union, mes compatriotes."²²

L'amitié des deux héros, Jules d'Haberville et Archibald de Locheill, dont les caractères opposés se complètent, devrait régner entre les membres des deux races sous la nouvelle administration britannique. Jules doit oublier que son ami Arché, combattant sous un drapeau ennemi, a brûlé le manoir d'Haberville où chaque été Arché avait passé ses vacances. Prêtant une nouvelle loyauté au souverain anglais, Jules épouse une Anglaise, et fonde un foyer pour mener une existence paisible dans le royaume anglais. "Il est naturel, il est même à souhaiter que les races française et anglo-saxonne, ayant maintenant une même patrie, vivant sous les mêmes lois, après des haines, après des luttes séculaires, se rapprochent par des alliances intimes."²³

Mais une deuxième lecture du texte révèle le patriote derrière le pacifiste. Il est naturel que

²²P.A. de Gaspé, Les Anciens Canadiens (Montréal, 1961), p. 155.

²³Ibid., p. 260.

de Gaspé, comme tous les aristocrates de vieille souche française, prêche une loyauté à la couronne britannique pour protéger ses intérêts et pour empêcher sa déportation. Peut-être qu'il veut aussi se convaincre des avantages de son propre mariage avec Susan Allison, fille d'un capitaine anglais?

Examinons de plus près le côté patriotique des Anciens Canadiens, souvent négligé dans les études littéraires. L'auteur se rappelle avec nostalgie, amertume même, le bon vieux temps d'avant la conquête, où les enfants anglais parlaient français, et où l'on fêtait somptueusement dans les manoirs ancestraux. Il revoit le Collège des Jésuites, transformé en caserne par les troupes anglaises et fermé après l'expulsion des Jésuites, et s'écrie: "Où est le bocage d'arbres séculaires, derrière ce temple, qui ornaient la cour maintenant si nue, si déserte, de cette maison consacrée à l'éducation de la jeunesse canadienne? La hache et le temps, hélas! ont fait leur oeuvre de destruction."²⁴ L'appropriation de cette propriété a causé de nombreuses chicanes entre l'administration anglaise et le peuple canadien-français. Son patriotisme monte à la surface dans les notes à la

²⁴Ibid., p. 10.

fin du roman. Jeune écolier sur les épaules d'un autre, de Gaspé a assisté au spectacle sanglant de la pendaison de David McLane (1775), accusé de haute trahison pour sa tentative d'amener les colons de langue française à la révolution américaine. "J'ai fait bien des recherches pour m'assurer de son plus ou moins de culpabilité. Je pourrais dire beaucoup de choses sur ce sujet, mais je me tairai."²⁵ Il ose même critiquer l'administration anglaise de ses jours: "La politique de nos autorités, à cette époque était soupçonneuse et cruelle."²⁶

L'auteur y enregistre l'épisode du naufrage de l'Auguste, vieux navire condamné où le Général Murray a fait embarquer les familles de l'aristocratie française. Tout le monde a péri (p. 341). Il y parle de Nadeau, accusé d'une participation à la révolution américaine, et exécuté avant son procès. Après sa mort, son procès établit son innocence (p. 349). L'auteur explique, sans condamner, la tentation à ses compatriotes de participer à la révolution américaine. "Le souvenir de la conquête était, en effet, bien vivace alors, et les persécutions du gouvernement n'avaient pas peu contribué à attiser les haines invétérées des Canadiens contre les Anglais.

²⁵Ibid., p. 285.

²⁶Ibid., p. 286.

Il était donc bien naturel de voir les malheureux vaincus tourner leurs regards attristés vers l'ancienne patrie, d'où ils espéraient toujours voir revenir 'leurs gens.'"²⁷ Ces notes, plutôt historiques que littéraires, sont remplies de la présence anglaise dans l'ancienne colonie française, livrée à l'administration anglaise.

Est-ce que de Gaspé a vraiment pu tout oublier et tout pardonner comme il le conseille à Jules d'Haberville? L'art romanesque lui permet de cacher ses émotions. Mais il y a quelques traces du patriotisme dans le roman même, malgré son message principal de la co-existence harmonieuse des deux races. Blanche d'Haberville refuse avec indignation l'offre de mariage d'Archibald de Locheill. "Vous m'offensez, capitaine Archibald de Locheill! Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me faites! Est-ce lorsque la torche incendiaire que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte que vous me faites une telle proposition?"²⁸ De plus, il y a deux interprétations du rôle d'Archibald de Locheill dans le roman, l'une par les pacifistes, et l'autre par les patriotes. Pour les

²⁷Ibid., p. 314.

²⁸Ibid., p. 233.

pacifistes, l'action d'Arché quand il saute au secours de Dumais, emporté sur un flot de glace pendant la débâcle, est héroïque. Pour les patriotes, de Gaspé reproche indirectement à ses compatriotes leur inertie devant la domination anglaise. Jules reste dans sa rêverie, le curé en prière, pendant toute la scène de la débâcle. Considérant le code d'honneur plus fort que le code d'amitié, les pacifistes pardonnent à Arché ses actes accomplis aux ordres des généraux anglais. Mais, les patriotes ne peuvent pas le pardonner et admirent le refus de Blanche. Quand Arché s'installe sur la terre québécoise et engage Dumais à travailler pour lui, les patriotes n'y voient pas de bonté comme les pacifistes. Pour ceux-là, l'auteur prévoit l'emprise économique des Anglais dans la province et la soumission de ses compatriotes pour pouvoir vivre. Quand on considère la ferveur nationaliste de l'auteur dans ses notes, et les traces subtiles dans le roman, le lecteur objectif devrait opter pour l'interprétation des patriotes. Adroitement, le patriote l'emporte sur le pacifiste pour présenter un Anglais prêt à dominer, plutôt qu'à partager la patrie.

Robert de Roquebrune présente le drame du soulèvement de 1837 dans Les Habits Rouges avec une

objectivité qui est assez rare chez les romanciers historiques du mouvement nationaliste. Des braves et des méchants se trouvent sur le côté français et anglais. Parmi les Anglais, Lord Gosford est le brave et M. Colborne, le méchant. Lord Gosford, gouverneur du Bas-Canada au moment du soulèvement, comprend la cause des patriotes et lutte contre l'établissement d'un régime militaire. Congédié après l'insurrection, avant de partir, il demande la modération pour les prisonniers. "Lord Gosford aimait cette civilisation où les moeurs françaises se mêlaient aux habitudes anglaises."²⁹ Le lieutenant-général Colborne rêve d'assimiler ses sujets canadiens par un gouvernement militaire. "Que diable, ce Canada nous a coûté trop cher, il ne s'agit pas de laisser l'esprit de révolte grandir."³⁰ Les Canadiens français se divisent en deux groupes, les "bureaucrates" fidèles à la couronne britannique, et les "patriotes" fidèles aux traditions françaises. M. de Thavenet, bureaucrate, s'oppose au soulèvement de ses compatriotes: "Mais nous estimons que nous avons des devoirs de fidélité à l'Angleterre. Ne sommes-nous pas sujets de Sa Majesté le roi Guillaume IV?"³¹

²⁹R. de Roquebrune, Les Habits Rouges (Paris, 1923), p. 252.

³⁰Ibid., p. 71.

³¹Ibid., p. 92.

Le notaire Cormier est le portrait même du bon patriote. "Oh! chasser les Anglais, les chasser à jamais!...La liberté..."³² Il rêve de "secouer la tutelle anglaise et de fonder une république canadienne à côté de la grande république américaine."³³

A la réunion des patriotes, les "Fils de la Liberté," l'auteur ose même critiquer le grand chef Papineau, l'accusant d'être orateur plutôt que penseur. Quand Lorimier prend la parole, il explique que ce n'est pas une guerre de races mais un conflit d'opinions. Ainsi, quelques Anglais se rangent de leur côté dans la lutte pour un gouvernement responsable pour remplacer la bureaucratie dictatoriale. Henriette de Thavenet, l'héroïne qui avertit les patriotes de l'attaque des troupes anglaises, aime un soldat anglais et en pleine bataille essaie de le sauver de la mort. Evidemment, la cause du soulèvement ne s'inspire pas d'une haine des Anglais.

Pourtant, l'auteur reproche aux Anglais la suppression inutilement brutale des patriotes et la punition trop sévère des prisonniers. L'armée professionnelle

³²Ibid., p. 14.

³³Ibid., p. 22.

des Anglais dresse ses canons contre six cents patriotes, munis de deux cents fusils. Aux coups de feu, les modérés sont forcés de se ranger avec les extrémistes de leur race. Tel est le cas du frère d'Henriette, Jules de Thavenet, qui s'entend bien avec les Anglais avant l'événement, jusqu'à aimer la fille de Colborne. "Je n'ai jamais partagé les opinions violentes des agitateurs. Je crains davantage le joug américain que la tutelle anglaise."³⁴ Le tribunal anglais exige l'exécution de Lorimier et la déportation de Jules. Ainsi, l'Anglais est l'ennemi des Canadiens français après, plutôt qu'avant le soulèvement.

Avec l'Acte de Westminster (1913), l'Angleterre cède tout pouvoir politique au Canada, mais la présence anglaise se fait encore sentir parmi les Canadiens français à cause de la fidélité britannique des Canadiens anglais. Cette fidélité se manifeste à l'occasion des deux guerres mondiales. La voix minoritaire des Canadiens français n'a pas pu empêcher la participation canadienne à l'aide de l'Angleterre. A partir de ces crises de conscription, les Canadiens français s'éloignent de plus en plus du gouvernement fédéral.

C'est seulement aujourd'hui, les souvenirs effacés, qu'on peut rire avec Roch Carrier dans La Guerre, Yes Sir,

³⁴ Ibid., p. 143.

quand il décrit dans une veine fort sarcastique la réaction à la guerre dans un petit village québécois. La satire, très nouveau genre dans la littérature canadienne-française, se dirige contre les Québécois autant que contre les Anglais. L'auteur réussit à peindre, avec un réalisme caricatural qui frise la bouffonnerie, l'ignorance de ses compatriotes et la morgue des Anglais.

C'est seulement la mort de leurs enfants qui fait sentir la guerre aux villageois. Arthur, qui se cache dans le grenier, et Joseph qui se coupe la main pour fuir la conscription, croient l'Angleterre au bout du monde. Le brave Bérubé, chargé de l'entretien des toilettes dans la base d'aviation de Terre-Neuve, se vante de son action militaire. Mais l'arrivée de sept soldats anglais qui accompagnent le cercueil du fils Corriveau met fin à l'existence paisible du village. Dans un dialogue français, les Anglais et les villageois se comprennent assez bien pour se détester. En quittant la gare, les soldats anglais laissent la porte ouverte. "On voit par là que les maudits Anglais ont l'habitude d'avoir des nègres ou des Canadiens français pour fermer leurs portes."³⁵ A la maison, la mère Corriveau demande qu'on enlève la couverture (le drapeau britannique!) du cercueil pour que son fils

³⁵R. Carrier, La Guerre, Yes Sir (Montréal, 1968), p. 28.

n'ait pas chaud. C'est à la veillée du corps que le contraste des races devient frappant. Les soldats se tiennent en formation militaire autour du cercueil, et les villageois se mettent à manger des tourtières sur le cercueil. Ils se regardent--le villageois l'Anglais: "Les Anglais mangeaient peu. Ils parlaient peu. Ils buvaient peu. Ils ne riaient pas: au lieu, ils serraient les lèvres en un sourire amer."³⁶--et l'Anglais le villageois: "Ses subalternes se souvenaient de ce qu'ils avaient appris à l'école. Les French Canadians étaient solitaires, craintifs, peu intelligents; ils n'étaient doués ni pour le commerce, ni pour l'agriculture, mais ils faisaient beaucoup d'enfants."³⁷ Chacun dans sa solitude, les soldats silencieux, et les villageois ivres, tout va bien jusqu'à la demande de Mme Corriveau d'ouvrir le cercueil. Au refus du sergent anglais, les villageois se révoltent. "Anthyme Corriveau, tu vas prendre ta carabine et sortir de ma maison ces maudits Anglais. Ils m'ont arraché mon fils, ils me l'ont fait tuer, et maintenant, ils m'empêchent de le voir."³⁸

³⁶Ibid., p. 102.

³⁷Ibid., p. 91

³⁸Ibid., p. 47.

Dans la bagarre, un soldat anglais est tué. En prière devant les deux corps, le pauvre Bérubé, natif du village et soldat du roi, ne sait pas s'il doit prier en anglais ou en français. Les villageois le considèrent comme un traître, les Anglais comme un étranger. Bérubé n'appartient ni à la solitude québécoise, ni à la solitude anglaise. En peignant ces deux solitudes, construites de préjugés ridicules, Roch Carrier, a-t-il réussi à un rapprochement des deux races?...Certainement, si les lecteurs de langue anglaise et de langue française peuvent en rire.

2. La présence canadienne-anglaise

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces pots.³⁹

L'histoire de la Confédération canadienne est le drame de la cohabitation franco-anglaise. La fable de La Fontaine "Le Pot de terre et le Pot de fer" raconte trop bien ce drame. Les Canadiens français, craignant le sort du pot de terre, refusent de voyager avec les Canadiens anglais. Ainsi, les Canadiens français deviennent "Québécois," et les Canadiens anglais restent

³⁹J. de La Fontaine, Oeuvres complètes (Paris, 1965), p. 105.

"British Americans." A chacun sa solitude. Ils ne sortent de leurs solitudes que pour défendre leurs droits dans les luttes politiques.

L'intrigue du roman Le Député se déroule dans un débat entre le fédéralisme et le provincialisme qui divise les personnages, tous canadiens-français. Pour les provincialistes, participer à une union canadienne veut dire assimilation, fonder un pays québécois veut dire liberté. "Mais jusqu'ici l'autonomie provinciale nous a préservés, peut-être sauvés de l'anglicisation."⁴⁰ Les fédéralistes, pour des raisons matérialistes, acceptent l'assimilation comme inévitable, profitable même. "Devenus anglais, nous partageons la fortune nationale avec nos co-équipiers."⁴¹ Ceux du juste milieu veulent faire un pays de deux nations. "Les vôtres ont découvert et civilisé le Canada, les miens lui ont donné le gouvernement responsable, la démocratie et la puissance économique. Le Canada ne peut pas se faire sans nous, je veux dire, sans l'apport des deux races."⁴²

⁴⁰C. Savary, Le Député (Montréal, 1961), p. 175.

⁴¹Ibid., p. 24.

⁴²Ibid., p. 107.

Jean-Pierre Bouchard, député de Carillon au gouvernement fédéral, est pris parmi toutes ces opinions violemment opposées. De nature faible, il se laisse conduire par les partisans de chaque groupe jusqu'à sa défaite politique et morale. Poussé par ses deux frères arrivistes qui ne veulent que leur maison à Westmount, et par le père Hildebrand qui craint l'anticléricalisme du mouvement québécois, Bouchard présente une motion destinée à faire passer l'instruction du domaine provincial au domaine fédéral. Mais lentement sa conscience patriotique se réveille. A Ottawa, capitale nationale, il se sent tout à fait dépaysé devant le parlement, "une servile copie d'une abbaye anglaise" (p. 80) où flotte le drapeau britannique. Son pays ce n'est pas le Canada, mais le Québec. Mais il est trop tard. S'accusant d'être le fossoyeur de sa race, il se retire de la politique avec le seul espoir que son neveu, fort nationaliste, va relever sa patrie.

Ainsi, la division ne se trouve pas seulement entre les Canadiens anglais et les Canadiens français, mais parmi les Canadiens français eux-mêmes. Le message du livre est fort pessimiste pour ceux qui rêvent d'une nation canadienne. "Comment faire une nation avec deux peuples qui veulent garder chacun son entité, ses traditions?"⁴³

⁴³Ibid., p. 102.

Le mariage mixte présente un danger à la survivance canadienne-française. Pour les nationalistes, se marier avec une Anglaise veut dire s'assimiler à l'anglaise. Mais comment expliquer les familles au nom de Johnson ou de McAndrew, qui ne parlent pas un mot d'anglais? Bien plus souvent, il s'agit de vouloir garder une pureté de race. "Eh! que ces Anglais se marient entre eux et laissent tranquilles nos enfants. Il considérait ces unions comme des mésalliances et les descendants comme une race illégitime, race intermédiaire qui venait s'interposer entre les deux peuples ennemis."⁴⁴

Dans Le Nom dans le bronze, la romancière n'a d'autre but que de dénoncer le mariage mixte. "Rien n'est plus affaiblissant pour notre peuple que ces mariages mixtes."⁴⁵ Marguerite Couillard, jeune Canadienne française naïve et romantique, s'éprend d'un Canadien anglais, Steven Boyle. Fière de sortir avec lui, elle n'écoute pas les avertissements de sa famille et s'éloigne de ses amis. "Il est anglais et protestant. Tu ne dois pas l'oublier, et c'est assez pour que tu sois prudente."⁴⁶ Mais un

⁴⁴Roquebrune, p. 143.

⁴⁵M. Le Normand, Le Nom dans le bronze (Montréal, 1959), p. 62.

⁴⁶Ibid., p. 35.

voyage à Québec, site de la guerre de conquête, suffit à réveiller son sens de devoir à ses ancêtres et de loyauté à la cause nationaliste. Elle découvre son nom dans une statue aux premiers colons et se met à réfléchir. "Elle se voit la faucille à la main, dans les champs, son mari parti pour la guerre, la guerre contre les Anglais!"⁴⁷ Il semble que la romancière oublie qu'à l'époque des premiers colons, il s'agissait d'une guerre contre les sauvages plutôt que contre les Anglais.

A partir de ce moment elle comprend que la survivance de sa race dépend des mariages fidèles et des familles nombreuses. "Alors lui apparaît le fantôme d'une famille moitié anglaise, moitié française, moitié catholique, moitié protestante, tiraillée de divisions intestines."⁴⁸ Steven devient son ennemi héréditaire, et son mariage un acte de trahison. Elle retourne pour rompre avec Steven, et pour annoncer son mariage avec Philippe Dupré, "un des nôtres." Malheureusement l'auteur sacrifie son roman à sa thèse; les personnages ne sont que son porte-parole, l'intrigue fort invraisemblable. Autant que la cause, la romancière a besoin de patriotes pour ne pas tomber dans l'oubli.

⁴⁷Ibid., p. 69.

⁴⁸Ibid., p. 61.

L'abbé Groulx noue bien adroitement l'intrigue politique de l'autonomie provinciale et le drame domestique du mariage mixte dans son roman L'Appel de la Race. L'auteur présente, comme exemple à suivre pour ses compatriotes, le retour de Jules de Lantagnac au sein des nationalistes. Après ses études de droit à l'Université McGill, Jules épouse une Canadienne anglaise, fille d'un fonctionnaire fédéral, et s'installe à Ottawa avec une riche clientèle de langue anglaise. Complètement anglicisé, il élève ses enfants à l'anglaise, et mène une vie prospère. Mais, pendant une visite à la ferme de ses ancêtres à Québec, Jules entend l'appel de sa race. De retour, il re francise son foyer--il charge sa bibliothèque d'oeuvres canadiennes, remplace la photo de Durham par une photo de Papineau, et exige que ses enfants parlent français. Mais le désaccord commence à régner au foyer. Par réaction, la femme de Jules entend l'appel de sa race. Deux enfants prennent parti pour leur mère, les deux autres prennent parti pour leur père. La situation devient grave quand Jules décide d'annoncer ses nouvelles convictions au public. A l'heure des luttes franco-ontariennes de 1912, Jules devient chef de la résistance pour protester contre l'abolition du français du programme scolaire. Après le discours de Jules au parlement, Maud, avec les deux enfants fidèles à sa cause, quitte son mari.

Le romancier ne réussit pas à cacher sa ferveur nationaliste devant le déroulement de l'intrigue. Il critique à juste titre la politique ontarienne du jour. L'abolition des écoles franco-catholiques force les Canadiens français à se réfugier dans la province de Québec où, par contraste, on respecte les droits scolaires de la minorité anglaise. Pourtant, le romancier se laisse emporter par son émotion dans la description du défilé des petits enfants en route à l'église pour demander la protection de leurs droits scolaires. Dans leur chanson, les Anglais ressemblent à un grand monstre qui veut dévorer ces enfants :

Ils ne l'auront jamais, jamais!
 Ils ne l'auront jamais, jamais!
 L'âme de la Nouvelle-France.
 Redisons ce cri de vaillance
 Ils ne l'auront jamais, jamais.⁴⁹

L'auteur juge trop sévèrement la femme de Jules. "Il serait si simple à l'épouse de Jules de Lantagnac, non pas d'entrer dans les sentiments nouveaux de son mari--concession trop entière qu'il n'exige point--mais de les accepter comme l'évolution naturelle d'une personnalité loyale, comme le droit d'une conscience."⁵⁰ Mais c'est Jules qui refuse de compromettre: il va jusqu'à lui admettre qu'il regrette

⁴⁹L. Groulx, L'Appel de la Race (Montréal, 1956), p. 226.

⁵⁰Ibid., p. 202.

leur mariage, qui nuit trop à ses nouvelles convictions nationalistes. Il faut constater aussi qu'elle a épousé un Canadien français totalement anglicisé. Les théories sur l'hérédité de l'auteur sont un peu simplistes. Jules observe ses enfants et se demande: "Mais il serait donc vrai le désordre cérébral, le dédoublement psychologique des race mêlées."⁵¹ Comme beaucoup de nationalistes, l'auteur confond le sens des mots "race" et "nation." Malheureusement son nationalisme nuit à sa création littéraire. Le romancier a tendance à prêcher plutôt qu'à poétiser sa cause.

Rue Sherbrooke Ouest présente un problème qui se pose actuellement aux nationalistes québécois: l'anglicisation des Néo-Canadiens. L'observation de la lutte entre les deux partenaires de la Confédération, faite par le narrateur ukrainien, est très objective. Forcé à s'évader de l'Ukraine sous le régime communiste, Yves Stanski se réfugie à Paris, puis arrive à Montréal où il trouve un poste de garçon de table. Il fait une observation très juste sur la co-existence des deux races au Canada--l'idée base de cette thèse: "Ils ont trimé côte à côte, Latins et Anglo-saxons, sans se connaître, sans se comprendre et sans se haïr vraiment. Ces Anglo-saxons qui éloignés de leur mère-patrie ont

⁵¹Ibid., p. 130

troqué le goût de l'aventure, contre le goût de posséder et ces Latins, infiniment plus brillants, qui se sont laissés dominer par un clergé sans âme."⁵² L'auteur critique l'emprise de l'Anglais sur l'économie de la province. "Vous savez, c'est un drôle de pays. Québec a beau être une province canadienne-française, ici pour gagner sa vie il faut savoir l'anglais."⁵³ Mais Yves apprend que tout le blâme n'appartient pas aux Anglais! Un Canadien français lui signale d'autres causes: le contrôle du clergé et l'insuffisance d'instruction. "Les Blokes, je les aime pas c'est ben vrai, mais c'est pas leur faute qu'on n'est pas plus riche. C'est les curés qui nous ont appris à nous contenter de peu. . . . A douze ans, je trimais déjà à l'usine. Le contremaître était anglais. Forcément...Aucun de nous ne savait ni compter ni écrire comme du monde."⁵⁴

Se sentant inutile à la cause de sa patrie, le narrateur voudrait bien s'identifier avec la cause québécoise. Une réunion de séparatistes, où la violence et la haine règnent, le déçoit totalement. Pour inciter les membres, le chef évoque la déportation des Acadiens. Yves remarque

⁵² Parizeau, p. 91.

⁵³ Ibid., p. 42.

⁵⁴ Ibid., p. 144.

avec justesse: "A quoi ça peut vous servir d'entretenir les vieilles haines."⁵⁵ La prospérité du pays ne justifie pas une révolution. "Dans cet univers surtout, dans cette ville, la violence est une absurdité totale."⁵⁶

Cette étude rationnelle et objective de la cause nationaliste fait réfléchir les Canadiens français et les Canadiens anglais. Il faut partager le blâme pour l'existence des deux solitudes. Mais l'auteur n'arrive pas à une solution aux problèmes complexes de son pays. Pour elle, il vaut mieux suivre l'exemple d'Yves Stanski... abandonner la cause nationaliste et se forger son propre bonheur. En effet, il s'agit d'une solitude individuelle plutôt que d'une solitude collective.

3. La présence américaine

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or
Avez-vous bien compris ce grand mot: la patrie?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor?⁵⁷

Quelques Canadiens français s'exilent aux Etats-Unis pour des raisons politiques, mais la plupart

⁵⁵Ibid., p. 154.

⁵⁶Ibid., p. 125.

⁵⁷M. Dassonville, Crémazie (Montréal, 1956), p. 27.

abandonnent leur patrie pour des rêves de fortune facile: "Alors, il se mit à leur parler des grandes villes américaines et de leurs splendeurs, de la vie abondante et facile, pétrie de raffinements inouïs, qu'y mènent les artisans à gros salaires."⁵⁸ Les nationalistes ont beau dénoncer cette saignée de la population québécoise, sachant d'avance leur sort dans un pays où il n'y avait pas de constitution pour protéger leurs droits de langue et de religion. Malheureusement, tous les Québécois ne pensent pas comme Jean Rivard, chef du mouvement agricole dans le roman d'Antoine Gérin-Lajoie: "La pensée d'émigrer, de s'expatrier, lui venait bien quelquefois, mais il la repoussait aussitôt comme anti-patriotique et anti-nationale."⁵⁹

Un article du journal La Minerve, cité dans le roman Nord-Sud, exprime bien l'attitude de l'auteur devant le départ de son héros Vincent Douaire pour la Californie: "Notre jeune population continue d'émigrer aux Etats-Unis pour y chercher de l'emploi et de l'aisance; d'autres se dirigent vers les régions dorées de la Californie. Nous ne saurions blâmer ceux qui prennent ce parti, mais nous regrettons beaucoup cette circonstance dans l'intérêt

⁵⁸Hémon, p. 178.

⁵⁹Gérin-Lajoie, p. 18.

du pays."⁶⁰ Mais l'auteur cède la parole à ceux qui s'y opposent. Le prêtre peint la vie américaine comme un enfer de vice. La mère de Vincent craint que son fils devienne anglais et protestant! Son père, qui a préparé un bel héritage pour son fils, regrette de le voir servir un autre maître que la terre. "Ils ne seraient pas comme lui, comme ses ancêtres, des habitants propriétaires de fermes très grandes, sans un sou de dette, indépendants, libres comme de petits rois sur leur terre."⁶¹ Mais la surpopulation de la communauté, et l'épuisement des terres, ne laissent que deux choix aux jeunes: aller défricher les terres incultes ou tenter la fortune aux Etats-Unis. La décision de Vincent n'est pas difficile--pourquoi peiner sur les terres de l'aube jusqu'au soir, quand la fortune l'attend en Californie? Ni l'auteur, ni le lecteur ne lui reproche sa décision.

La nature didactique du roman La Campagne Canadienne se révèle dans son sous-titre, Croquis et Leçons. Dans la préface, l'auteur exprime ses intentions, qu'il suit à la lettre! "Nous avons cru pourtant qu'il y avait un plaidoyer à faire pour déterminer nos gens à rester chez eux, à demeurer ce qu'ils sont, à rester bien français

⁶⁰L. Desrosiers, Nord-Sud (Montréal, 1943), p. 177.

⁶¹Ibid., p. 31.

dans cette mer anglo-saxonne."⁶² François Barré, après une absence de vingt ans, rentre à la maison paternelle à la Pointe-du-Lac. Devenu Doctor Frank Barry, il oublie sa langue et sa religion, et fonde un foyer tout à fait américain dans une petite ville aux Etats-Unis. Forcé de quitter sa province à une époque où les professions étaient encombrées et les terres épuisées, la prospérité et la permanence de la civilisation terrienne de ses compatriotes l'étonnent. "Comme tant d'autres Canadiens, il avait cru que le succès n'était pas pour ses compatriotes, que le vieil établissement français d'Amérique était destiné à disparaître tôt ou tard. Or, après vingt ans d'absence, il retrouvait sa province de Québec plus française qu'il ne l'avait laissée, plus prospère, plus instruite, s'étendant de tout côté vers l'est, vers le sud, vers l'ouest, vers le nord, perfectionnant son agriculture, développant son commerce et son industrie, groupant ses capitaux."⁶³ L'auteur, qui possède un véritable don descriptif, réussit à peindre la beauté de la campagne canadienne et les avantages de l'existence paisible et patriotique. Les familles des frères fidèles de François sont bien plus unies et

⁶²Dugré, p. 7.

⁶³Ibid., p. 194.

heureuses que la sienne. La présence de sa femme Fanny, "la belle et dédaigneuse Américaine" (p. 15), présente le croquis de la vie américaine. Quel contraste elle fait avec les femmes des parents terriens de François, dans sa robe brillante et décolletée, avec son dédain de leur vie tranquille et religieuse, et son complexe de supériorité.

Les leçons abondent dans ce roman à thèse. L'auteur dénonce l'invasion de la propagande américaine dans les paroisses paisibles, propagande qui mène ses compatriotes à adopter la langue, les modes et les moeurs américaines. Nombreux sont les cas pénibles de ceux qui sont partis. "Aujourd'hui comme autrefois jeunes gens et jeunes filles vont offrir leurs vaillantes mains, leur robuste santé, au monstre qui nous guette et qui dédaigne de nous absorber tout de suite."⁶⁴ Le sort des cousins est même pire. "Tel ce pauvre Edmond, qui a sombré dans l'alcool et l'irréligion; telles ces pauvres cousines, Georgette et Eulalie, les filles de mon oncle Pierre, qui revinrent mourir chez nous, rongées par la phtisie contractée dans les filatures; tels tant d'autres, qui portèrent aux Etats-Unis

⁶⁴Ibid., p. 111.

une santé florissante et nous rapportèrent la tuberculose."⁶⁵
 Mais la meilleure leçon est le drame de François Barré.
 Au réveil de son patriotisme, il voudrait bien accepter
 le poste de chirurgien à l'hôpital de Trois-Rivières.
 Mais le vin est tiré, il faut le boire. Contraire à
 Jules de Lantagnac de l'Appel de la Race, François refuse
 de sacrifier l'unité de sa famille au réveil tardif de
 son patriotisme. Déçu et déchiré, il rentre aux
 Etats-Unis. Le patriote et l'assimilé sont dorénavant
 incompatibles. "Deux civilisations s'étaient offertes
 à lui: l'une simple, patriarcale, essentiellement
 catholique et conservatrice, l'autre éblouissante et
 tapageuse, protestante et matérialiste."⁶⁶

Il faut admettre que le patriotisme de l'auteur
 fausse sa création littéraire. Les faits révèlent qu'il
 exagère la prospérité rurale de sa province. Et peindre les
 Etats-Unis comme un centre de contamination et de
 condamnation est un peu fort! Comme beaucoup de
 nationalistes, l'auteur a tendance à faire retomber tout
 le blâme sur les Anglais. "Ce qu'ils avaient entrepris
 [Les fonctionnaires anglais], c'est contre les Canadiens
 qu'ils l'entreprenaient, François le saisissait maintenant

⁶⁵
Ibid., p. 114.

⁶⁶
Ibid., p. 234.

avec une évidence aveuglante. Ils avaient esquissé un projet d'éducation, mais pour anglifier et protestantiser la jeunesse. Ils avaient fait de la colonisation, mais pour noyer les Canadiens dans un afflux de Loyalistes et d'Écossais.⁶⁷ Cette sorte de nationalisme nuit beaucoup au drame de François Barré--Frank Barry.

Les deux romans, La Soif et le Mirage d'Adrien Thério et La Bagarre de Gérard Bessette se complètent comme échange culturel entre le Québec et les États-Unis. Nous voyons la société américaine à travers les yeux de Marc Leblanc, jeune professeur canadien-français, qui passe une année à Bowlingville (La Soif et le Mirage), et la société canadienne-française à travers les yeux de Ken Weston, étudiant américain venu à Montréal pour faire une thèse sur les Canadiens français (La Bagarre).

Marc Leblanc se sent complètement dépaysé à Bowlingville. Miss Morgan, sa logeuse, révèle l'ignorance complète de l'existence d'un Canada français et l'attitude de la supériorité linguistique et économique de la plupart des Américains. "Je n'ai pas encore pu comprendre pourquoi il y a des gens qui parlent français quand c'est si facile de parler anglais!"⁶⁸

⁶⁷Ibid., p. 195.

⁶⁸A. Thério, La Soif et le Mirage (Montréal, 1960), p. 32.

Tout le monde insiste pour l'assimiler à l'américaine. Le narrateur, fier de son identité ethnique, reçoit mal l'encouragement de Miss Morgan, qu'"une année de plus à Bowlingville et personne ne saura que vous êtes Canadien."⁶⁹ Reçu souvent dans la famille d'un de ses élèves, Bill Young, Marc observe l'hypocrisie des hommes et l'emprise des femmes dans la société américaine. Toutes ses aventures, les confessions d'amour de Miss Morgan, la noyade de Bill, et la querelle avec son amie, Mary Lane, ne sont qu'un cauchemar, et le narrateur rentre au Québec à la fin de l'année pour se réveiller.

Ken Weston ne joue qu'un rôle secondaire dans le roman La Bagarre. Mais il se distingue des autres touristes américains qui fréquentent la boîte à chansons "La Bougrine." Les autres Américains poussent des cris de "very typical," "fabulous" aux chansons dont ils ne comprennent pas un mot, mais Ken pénètre dans le monde des balayeurs de la Commission de Transport, grâce à ses conversations avec Jules Lebeuf. Ayant passé quelques années prospères à Boston, Jules vient de rentrer chez lui, convaincu que la solution des problèmes de ses compatriotes reste dans le relèvement du niveau intellectuel. Sa cause, constructive plutôt que

⁶⁹Ibid., p. 149.

déstructive, vise à une réforme intérieure de sa patrie sans s'inspirer d'une amertume envers la présence anglaise. Son premier projet, c'est Gisèle, fille d'un des balayeurs, très forte en mathématiques. Jules lui conseille de fréquenter un institut anglais dont le système lui permettrait une spécialisation en mathématiques. Mais son père refuse de faire instruire sa fille chez les Anglais, de peur qu'elle ne sorte avec "un Bloke." "Y avait une fille qui restait pas loin de chez nous quand j'étais jeune. Elle s'est enmou-rachée [sic] d'ein grand Anglais, pis, cré-moué, cré-moué pas, elle l'a marié, oui, Monsieur! H'ai pas besoin de t'dire que ça a fait une maudzite commotion dans la cabane."⁷⁰ Possédant l'anglais, Jules sert d'intermédiaire dans les querelles entre l'administration de langue anglaise et les balayeurs de langue française. Il se retrouve pris entre les deux partis. La médiocrité et l'indifférence de ses compatriotes le chagrinent. Son ami Sillery hausse les épaules devant une affiche, "HOWARD'S--BUY BRITISH": "Autrefois pareille réclame l'eut indigné. Aujourd'hui elle le laissait indifférent."⁷¹ Devant les problèmes complexes de ses compatriotes, Jules,

⁷⁰G. Bessette, La Bagarre (Montréal, 1958), p. 199.

⁷¹Ibid., p. 75.

découragé, se demande souvent pourquoi il est revenu de Boston. Son sens de devoir envers ce petit groupe francophone, perdu dans un coin de l'Amérique du Nord, le rappelle: "Une poignée de Français, des paysans pour la plupart, sans instruction, privés de leurs chefs, avaient choisi de rester en Amérique après la défaite..."⁷²

A sa surprise, Ken découvre la société canadienne-française bien plus compliquée qu'il ne la croyait. "Avant son départ de Saint-Louis, un type lui avait affirmé que tous les Canadiens français étaient des fermiers à peine dégrossis."⁷³ Que Ken Weston jette l'ébauche de sa thèse à la poubelle, et rentre chez lui, est symbolique de la défaite de Jules Lebeuf à réaliser son rêve de sauver ses compatriotes avec l'arme de l'instruction.

⁷²Ibid., p. 189.

⁷³Ibid., p. 36.

CHAPITRE III

L'EVOLUTION DU THEME DE LA PRESENCE ANGLAISE

La littérature canadienne d'expression française, née assez tard au cours du dix-neuvième siècle, doit évoluer assez rapidement pour tenir une place sur la scène internationale de lecteurs. On trouve la réalisation de cette évolution dans le Prix Fémina accordé en 1947 à Gabrielle Roy pour son roman Bonheur d'occasion, et dans la traduction en plusieurs langues de l'oeuvre d'Yves Thériault. Jusqu'à un certain degré, nous pouvons suivre cette évolution dans la présentation du thème de la présence anglaise.

Par réaction à l'accusation de Lord Durham, que les Canadiens français sont un peuple sans histoire et sans littérature, les romanciers nationalistes se mettent à créer une littérature par et pour les Canadiens français. "Le roman canadien-français était une affaire de famille. Défense aux étrangers d'y entrer autrement que sous les aspects de la caricature."⁷⁴ En caricature, l'Anglais est présenté comme l'ennemi aux yeux froids,

⁷⁴N. Kattan, Juifs et Canadiens (Montréal, 1967), p. 65.

aux lèvres serrées, armé d'argent pour voler la terre aux Canadiens français. Sans défense contre cet ennemi, le Canadien français doit se cacher sur les terres fertiles de la campagne.

1. Le roman de fidélité

Le roman Charles Guérin présente le problème du placement des jeunes Canadiens français. Les professions encombrées, le commerce contrôlé par les Anglais, la seule solution pour l'auteur se trouve dans le défrichement des terres incultes de la campagne. Pour convaincre ses lecteurs, l'auteur présente la déchéance de la famille Guérin, sauvée seulement par sa retraite à la campagne.

Il faut noter d'abord que l'action du roman se déroule dans les années 1830, ère de Papineau, quand les animosités nationales étaient vives. Ainsi, la présence anglaise cause tous les problèmes de la famille. Pierre Chauvin rêve d'être chef du progrès en fondant une société industrielle, mais le capital reste aux mains des Anglais. Déçu, il part pour vagabonder en Europe. Chargé de la propriété familiale depuis la mort de son père, Charles Guérin devient la victime

des machinations d'un capitaliste anglophone, M. Wagnaër, et perd le terrain ancestral. "L'auteur fait de Wagnaër le symbole de tout ce que les activités économiques, telles que pratiquées par les Anglais, ont d'inhumain. Wagnaër le négociant, l'usurier, le combinard, a juré que c'est lui qui exploiterait la rivière du domaine des Guérin."⁷⁵ Sa règle fondamentale du commerce: il faut toujours exploiter. Cet homme ne considère que les avantages commerciaux, même dans le mariage de sa fille.

Installé en ville, Charles Guérin subit la menace de l'assimilation. "Voyons, ajoute-t-il, nous sommes serrés entre l'immigration d'Angleterre et la population des Etats-Unis. Il n'y a pas à regimber. Si vous ne voulez pas être anglais, soyez yankees, si vous ne voulez pas être yankees, soyez anglais. Choisissez!"⁷⁶ L'auteur lance souvent de telles observations pour mettre en colère ses lecteurs contre l'emprise de la présence anglaise. Charles sort avec une Anglaise, et fréquente des compatriotes assimilés tel que Henri Voisin, qui accepte l'anglicisation de son pays pour arriver. "Croyez-vous, dit-il encore, que nous y

⁷⁵ J.C. Falardeau, Notre Société et son roman (Montréal, 1967), p. 17.

⁷⁶ P.-J.-O. Chauveau, Charles Guérin (Montréal, 1852), p. 56.

gagnions beaucoup à nous isoler et que si nous étions complètement anglifiés, nous serions maltraités comme nous le sommes?"⁷⁷ A temps, pourtant, Charles rencontre Jean Guilbault, patriote jusqu'au point d'acheter seulement les produits du pays. Pendant une visite à la campagne, il s'éprend d'une belle paysanne, fidèle aux traditions rurales. Après son mariage, il se met à fonder une communauté agricole loin de la présence anglaise.

Malheureusement, ce roman n'est qu'un autre exemple d'une thèse patriotique qui nuit à la création des personnages et de l'intrigue. D'habitude, un romancier qui sacrifie son roman aux problèmes du jour renonce aux lecteurs de l'avenir.

Antoine Gérin-Lajoie écrit son Jean Rivard: défricheur, Jean Rivard: économiste pour encourager la jeunesse canadienne à embrasser la carrière agricole, sauvegarde de leur nationalité. Inspiré du souffle patriotique et optimiste que l'Histoire de Garneau fait répandre, l'auteur construit une nouvelle société québécoise, égale si non supérieure à la société anglaise. Dans sa belle paroisse champêtre, Jean Rivard se met à corriger les erreurs du passé. L'instruction, négligée

⁷⁷Ibid., p. 55.

auparavant, est de première importance pour former une classe de cultivateurs instruits. Il fonde des industries locales pour rivaliser avec celles des Anglais. Elu député de son comté à l'assemblée législative, Jean Rivard lutte pour protéger les droits de sa race devant la minorité anglaise. "En présence du héros Jean Rivard, tous les obstacles s'effacent, et le plus insurmontable d'entre tous, l'Anglais, est utilisé magiquement comme instrument de réalisation de l'irrésistible rêve."⁷⁸ Décidément maître chez lui, Jean Rivard collabore sur un pied d'égalité avec les Anglais. Cette fois-ci, c'est le colon français qui achète la propriété d'un colon anglais. Aux demandes de Jean Rivard, M. Smith fait construire immédiatement un chemin pour la communauté rurale. Les familles irlandaises s'assimilent à la vie canadienne. "Plusieurs mariages contractés avec leurs voisins d'origine française contribuent encore à cimenter l'union et la bonne harmonie qui n'a cessé d'exister entre les deux nationalités."⁷⁹ Malheureusement pour les colons de langue française et les colons de langue anglaise, le romancier décrit un rêve plutôt qu'une réalité.

⁷⁸Falardeau, p. 23.

⁷⁹Gérin-Lajoie, p. 217.

2. Le roman réaliste

Evoluée au réalisme, la littérature canadienne-française ne décrit plus l'existence rurale comme une joie champêtre, mais plutôt comme une tâche pénible; mais nationaliste encore, elle demande que ses compatriotes acceptent cette tâche.

Louis Hémon, jeune auteur français, étudie avec l'objectivité d'un étranger le phénomène social de l'attachement tenace des Canadiens français aux terres ingrates. Engagé sur une ferme à Péribonka, où l'intrigue de Maria Chapdelaine se déroule, le romancier connaît trop bien le travail de forçat que la terre exige. "Faire de la terre! C'est la forte expression du pays, qui exprime tout ce qui gît de travail terrible entre la pauvreté du bois sauvage et la fertilité finale des champs labourés et semés."⁸⁰ Pourquoi Maria, héroïne du roman, accepte-elle la vie de misère qu'Eutrope Gagnon lui offre et refuse-t-elle la vie de prospérité que Lorenzo Surprenant lui promet? Occupée tout le jour à faire des tâches domestiques, Maria pense souvent aux paroles séduisantes de Lorenzo, qui veut l'emmener aux Etats-Unis. "Je gagne assez pour deux, et nous ferions

⁸⁰Hémon, p. 38.

une belle vie; des toilettes propres, un joli plain-pied dans une maison en briques, avec le gaz, l'eau chaude, toutes sortes d'affaires dont vous n'avez pas l'idée et qui vous épargnent du trouble et de la misère à chaque instant."⁸¹ Mais les voix de Québec que Maria entend pendant la veillée du corps de sa mère, et qui symbolisent la force mystique du nationalisme québécois, la déterminent à rester. C'est seulement parmi les Canadiens que les Canadiens sont bien. Ce groupement des fidèles, hors de l'atteinte des étrangers, est le seul moyen de survivance. "Là-bas, c'était l'étranger: des gens d'une autre langue, chantant d'autres chansons..."⁸² Les voix lui rappellent les luttes de ses ancêtres contre l'étranger et contre la terre. "C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs coeurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants."⁸³ Voilà la formule de fidélité de l'époque: rester sur les terres pour fuir

⁸¹Ibid., p. 175.

⁸²Ibid., p. 237.

⁸³Ibid., p. 241.

la présence anglaise, et faire une famille nombreuse pour contrebalancer l'invasion d'émigrés de langue anglaise.

Dans la même veine réaliste, sans condamner ceux qui partent, ni exalter ceux qui restent, Ringuet révèle à ses compatriotes la nécessité d'une organisation sociale pour la protection de l'agriculture, soutien principal de sa province contre la centralisation urbaine et l'attirance américaine. Son roman, Trente Arpents, révèle la désagrégation de la famille terrienne d'Euchariste Moisan. Après avoir peiné toute sa vie à préparer un bel héritage à ses fils, Euchariste, le portrait même du bon terrien, les voit partir l'un après l'autre en ville. Bien impressionné par la belle auto et la belle femme américaine de son cousin complètement assimilé à la vie américaine, Ephrem, le fils préféré, décide de s'installer aux Etats-Unis. "Penses-tu que j'vas rester toute ma vie à moisir icitte?"⁸⁴ Usurpé par son propre fils, et non par un Anglais selon la tradition, Euchariste se réfugie à White Falls avec la famille d'Ephrem. Le pauvre Euchariste est complètement dépaysé en la compagnie de sa bru qui trompe son mari, et de ses petits-enfants qui ne

⁸⁴Ringuet, Trente Arpents (Paris, 1938), p. 117.

parlent pas un mot de la langue de leurs ancêtres. Forcé à payer son logement, il travaille comme gardien de nuit dans un garage. "Lui qui n'avait jamais appartenu à personne qu'à la terre."⁸⁵

Le drame d'Euchariste Moisan est très réussi grâce à la présentation indirecte de la cause agricole. Euchariste s'identifie avec la terre pour des raisons psychologiques autant que patriotiques. L'abandon de ses trente arpents est plus un acte de trahison de son être que de sa patrie. De plus, la présence anglaise ne cause pas sa chute. Son fils Etienne lui vole ses trente arpents, un notaire canadien-français s'enfuit avec son argent, et son fils Ephrem l'emmène aux Etats-Unis. Mais, à la fin, Euchariste devient victime de la présence anglaise.

3. Le roman de résistance

A partir des années 1930, le mouvement nationaliste dans la province de Québec devient plus militant. L'ennemi commence à envahir la forteresse

⁸⁵Ibid., p. 278.

rurale. Le cultivateur canadien n'est plus content de ses trente arpents. Refusant de se retirer encore une fois, le Canadien français se prépare à défendre son domaine et à résister à l'intrusion des Anglais. L'Anglais ne figure jamais comme personnage dans ces romans, mais comme raison de ralliement des compatriotes.

L'amertume monte de plus en plus chez Menaud, chef de résistance dans le roman de l'abbé Savard, Menaud, Maître-Draveur. Engagé comme draveur, travail très dangereux, Menaud aide une compagnie anglaise à exploiter ses propres terres. "Tandis qu'eux, ces pauvres draveurs, ils s'effiellaient [sic] le jour et grelottaient la nuit, les étrangers encaissaient tout le profit de ces misères!"⁸⁶ Après la mort de son fils au travail des étrangers, l'amertume de Menaud passe à la haine, sa soumission à la résistance. Une phrase tirée de sa lecture de Maria Chapdelaine devient le leitmotiv de sa cause dont l'obsession l'amène jusqu'à la folie. "Autour de nous des étrangers sont venus qu'il

⁸⁶F.A. Savard, Menaud, Maître-Draveur (Montréal, 1966), p. 64.

nous plaît d'appeler des barbares! ils ont pris presque tout le pouvoir! ils ont acquis presque tout l'argent..."⁸⁷ Menaud doit lutter non seulement contre l'invasion des Anglais, mais aussi contre la soumission passive de ses compatriotes, qu'il accuse d'être "un tas de lâches" (p. 136). "Ne défendre que son petit bien propre en deça de ses clôtures, fermer l'oeil sur tous les empiétements de l'étranger, c'était trahir, se condamner à n'être bientôt qu'un peuple d'esclaves."⁸⁸ Ce qui est même pire, Délié, "le vendu," cède la propriété aux Anglais pour en devenir le gardien et pour chasser ses compatriotes de leurs terrains ancestraux. Pour lui, la prospérité l'emporte sur le patriotisme. Menaud refuse de permettre à sa fille d'épouser un tel traître. Pour résister aux nouveaux propriétaires, Menaud, armé d'un fusil, s'installe dans le territoire vendu et défendu; mais son acte de défi devient pathétique, car l'ennemi n'arrive jamais.

La défaite de Menaud, qui sombre dans la folie, bat le rappel des patriotes bien plus

⁸⁷ Ibid., p. 31.

⁸⁸ Ibid., p. 181.

efficacement que les plaidoyers des romanciers du passé. Pour la première fois la cause nationaliste ne nuit pas au roman, mais plutôt elle lui donne un essor poétique. En effet, c'est une véritable épopée dont la terre est le personnage principal, et la forêt le symbole de la défaite canadienne et de la domination anglaise.

Menaud rêve d'une résistance sur le plan individuel tandis que Hugues Larocque, héros de La Chesnaie, rêve d'une reconquête sur le plan collectif. Il vise à établir, par force militaire, une dictature (La Société Secrète Dictatoriale) pour restaurer le caractère catholique et français et regagner la prédominance intellectuelle et économique au Québec. En termes plus simples, il veut chasser les Anglais de son royaume. "Eux et nous? Jamais! Eux ou nous!"⁸⁹ Comme Menaud, Hugues puise sa ferveur patriotique dans une haine des Anglais. "Elle sait que je haïs à mort les Anglais, que, toute ma vie se dresse contre eux, vise à arracher de leurs griffes la nation

⁸⁹R. Desmarchais, La Chesnaie (Montréal, 1942), p. 184.

canadienne-française."⁹⁰ Il porte en lui le souvenir amer de la suppression brutale des patriotes de 1837 pour nourrir sa haine. "L'Anglais a brûlé leurs fermes, confisqué leurs biens. Les uns ont été pendus comme de vulgaires assassins, les autres ont connu l'horreur de l'exil aux terres australes [sic]."⁹¹ Il veut venger aujourd'hui la mort de son grand-père paternel au soulèvement d'hier. Ce qu'il dénonce plus féroce, c'est le pouvoir du dollar anglais à détourner ses compatriotes de sa cause. "Derrière cette politique corrompue et corruptrice manoeuvrait l'étranger. L'assimilation que le conquérant n'avait pu obtenir ni par force brutale, ni par l'étalage insolent de sa richesse, ni par sa diplomatie cruelle, son or finirait par la lui valoir . . ."⁹²

Hugues sacrifie tout à sa cause, l'amitié, l'amour et la prospérité. Il s'installe avec ses fidèles dans une maison à Saint-Eustache, site de la victoire des rebelles de '37, organise une armée pour éliminer la présence anglaise, cultive

⁹⁰Ibid., p. 140.

⁹¹Ibid., p. 62.

⁹²Ibid., p. 245.

les terres pour fuir la présence américaine, et lance un journal de combat, Nouvelle France, pour faire circuler ses idées révolutionnaires. Il attend l'éclat prochain de la guerre mondiale pour négocier avec le gouvernement fédéral--la participation du Québec en échange de leur indépendance. Tout son plan d'action est fort vraisemblable. Mais, en réalité, est-ce qu'il pourrait exister un Hugues Larocque prêt à sacrifier toutes les valeurs humaines pour une cause qui demande une force surhumaine?

Pourtant, il faut constater que ce sont ses compatriotes, et non pas les Anglais, qui font échouer son projet. Pierre Bellefeuille, jaloux du pouvoir de Hugues, travaille à le déposséder par une alliance avec les Anglais. La motivation de haine manque à Alain Després, jeune écrivain patriote qui veut servir sa patrie avec une plume plutôt qu'avec un fusil. Déchiré entre les idées patriotiques de son ami Hugues et les idées pacifistes de son beau-frère Archibald Brown, il finit par participer au meurtre de Hugues. "L'un affirmait avec une farouche énergie: 'Notre devoir,

c'est de haïr et de vaincre les Anglais'; l'autre assurait: 'Nous ne détestons personne. Les deux races du Canada doivent s'entendre et s'unir!'"⁹³

Grâce au rôle d'Archibald Brown, nous pénétrons dans le monde anglo-canadien. Contre tout fanatisme, Archibald travaille sincèrement pour l'unité des deux races. Il parle parfaitement le français, et épouse une Canadienne française. Il observe, tout justement, l'erreur principale de la cause de Hugues. "Quelques Canadiens-Français, afin de nous haïr, veulent à tout prix que nous soyons vos oppresseurs."⁹⁴ Mais en même temps, il tient à cette fidélité impérialistique envers l'Angleterre qui séparera toujours les deux races. Il habite une maison solidement britannique, et il travaille comme agent secret contre le mouvement séparatiste. "Certes, il combattrait jusqu'à la mort cet ennemi de l'Angleterre et de l'Empire."⁹⁵ Pourquoi est-ce qu'il considère cet "ennemi" une menace à la nation britannique plutôt qu'à la nation canadienne? Quand

⁹³ Ibid., p. 180.

⁹⁴ Ibid., p. 79.

⁹⁵ Ibid., p. 228.

Alain brûle l'argent qu'Archibald lui offre pour avoir éliminé l'ennemi, ses paroles reflètent son sentiment de supériorité: "Vous êtes digne d'être un Anglais."⁹⁶

Il n'y a personne pour remplacer Hugues Larocque. Le mouvement meurt avec l'homme. Le dénouement est fort pessimiste pour ceux qui rêvent de secouer à jamais le joug de la présence anglaise. Le fanatisme, nécessaire pour l'accomplir, fait peur. De plus, tout le monde ne possède pas la haine des Anglais de Hugues. Le romancier, trop réaliste pour espérer réaliser son rêve romanesque, semble suggérer qu'il vaut mieux négocier avec la présence anglaise que de l'éliminer.

4. Le roman urbain

Pendant la deuxième guerre mondiale, la division des Anglo-canadiens et des Franco-canadiens ne se fait pas sentir seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan social. La demande aux usines d'une main d'oeuvre nombreuse et l'épuisement des terres causent un grand exode de cultivateurs canadiens-français

⁹⁶Ibid., p. 392.

en ville. Le roman urbain raconte le drame de l'adaptation et de la co-existence des deux nations. Arrivant avec une famille nombreuse, et sans expérience, le Canadien français doit accepter des postes inférieurs et vivre dans les bas quartiers de la ville. Le contraste entre la pauvreté de la majorité française et la prospérité de la minorité anglaise devient trop évident. Un ressentiment naît chez les Canadiens français envers cette minorité anglaise. L'invasion d'anglicismes dans la langue française est un autre résultat très important pour les romanciers. Est-ce qu'il faut garder la pureté de la langue pour faire une oeuvre internationale ou faire parler la classe ouvrière dans une langue qui est la sienne? Gabrielle Roy et Roger Lemelin réussissent à reproduire la langue du milieu ouvrier, ce qui donne un caractère distinctivement québécois à leurs oeuvres, sans nuire à leur portée internationale.

Gabrielle Roy fait une oeuvre de témoignage: elle observe les problèmes du monde intérieur du cercle familial sans analyser leurs causes. Ainsi, la présence anglaise est sentie, sans être enregistrée

dans son oeuvre. Dans Bonheur d'occasion nous assistons aux problèmes quotidiens de la famille Lacasse. Il semble que la vie lui accorde trop de misères. Après une visite à la campagne, Rose-Anna se rend compte que la ville n'est pas l'endroit rêvé pour élever sa famille, tant ses enfants paraissent chétifs à côté des enfants robustes de sa soeur, qui est restée fidèle à la cause rurale. La ville n'est pas juste. "Elle s'arrêta à une réflexion amère; plus la famille avait été nombreuse, plus leur logement était devenu étroit et sombre."⁹⁷ Séduits par le beau salaire, son mari et son fils s'enrôlent pour la guerre, sans réfléchir au fait qu'ils seraient aux ordres des Anglais. Quand Rose-Anna va voir le petit Daniel à l'hôpital, elle le trouve entouré de cadeaux qu'elle n'a jamais pu lui offrir. Avec résignation elle constate que Jenny, la belle infirmière anglaise, lui a volé l'affection de son fils. "Ils me l'ont pris, lui aussi, pensa-t-elle."⁹⁸ Emmanuel ne sent que détresse pendant sa promenade à Westmount, quartier des

⁹⁷G. Roy, Bonheur d'occasion (Paris, 1945), p. 114.

⁹⁸Ibid., p. 280.

millionnaires anglais. Quel contraste--ce "doux confort anglais" (p. 392) et la misère de la famille Lacasse!

Alexandre Chênevert, caissier névrosé, porte le fardeau du monde sur ses épaules. La circulation dense, les lumières au néon, la ruée générale de la ville, oeuvre anglaise, l'écrasent. Il fait une observation cruelle mais correcte sur la présence anglaise dans la ville. "On n'avait qu'à les regarder agir, ici, au Canada, pour constater leur goût de domination. D'ailleurs l'Anglais pour Alexandre, c'était l'ennemi héréditaire, proposé par l'histoire, l'école, l'entourage, celui dont il pourrait à peine se passer, tant en le perdant, ses griefs manqueraient d'emploi."⁹⁹ Alexandre ne découvre la paix extérieure et intérieure que pendant ses semaines de vacances à la campagne. Comme Rose-Anna, Alexandre préfère la campagne à la ville, symbole de la présence anglaise.

La Petite Poule d'eau raconte les luttes d'une famille canadienne-française, installée sur une île au Manitoba, pour préserver la langue française. Luzina écrit au Département d'Instruction pour demander

⁹⁹G. Roy, Alexandre Chênevert (Montréal, 1964), p. 19.

un professeur pour leur petite école dont tous les élèves sont ses enfants. Luzina apprend que sa lettre en français reste longtemps sans réponse, faute d'un traducteur. Quand la réponse arrive, adressée à Waterhen District, Luzina constate sans amertume, "En anglais leur poule d'eau était tout à fait méconnaissable."¹⁰⁰

Leur deuxième professeur, Miss O'Rorke, est une caricature parfaite du personnage anglais dans le roman canadien-français: ". . . une créature stupéfiante, prude à l'excès, férue d'hygiène, qui avait des principes sur tout, une vieille fille de l'Ontario, qui ne parlait pas un mot de français, protestante par surcroît."¹⁰¹ Elle fait figure ridicule dans le milieu international du Manitoba, composé d'immigrés de races et de religions nombreuses. Poussée par son excessive loyauté envers l'Empire britannique, Miss O'Rorke demande un "Union Jack" pour l'école. Trouvant la reine Victoria fort sympathique à cause de ses neuf enfants, Luzina lui

¹⁰⁰G. Roy, La Petite Poule d'eau (Montréal, 1966), p. 60.

¹⁰¹Ibid., p. 91.

obéit. Miss O'Rorke donne ses cours en anglais, et enseigne sa version de l'histoire canadienne dont le Général Wolfe est le héros. "D'après elle, le gouvernement ne pouvait pas être plus mal payé de ses bontés que par cette famille Tousignant qui, favorisée par un gouvernement anglais, entendait rester français. . . . 'Le gouvernement est anglais, la province est anglaise, se tuait à expliquer Miss O'Rorke, vous devez vous mettre avec la majorité et la volonté générale.'"¹⁰² Les enfants écoutent ses diatribes sans protestations, mais attendent avec hâte son départ à la fin de l'année. Gabrielle Roy est certainement la romancière la plus diplomate dans sa présentation des relations des deux races. Sa référence à la présence anglaise est toujours adroitement indirecte.

Par contraste, la référence à la présence anglaise est loin d'être indirecte dans le roman Les Plouffe de Roger Lemelin. Toute l'intrigue se déroule à partir de la visite royale en 1939. Théophile Plouffe refuse de mettre un drapeau britannique sur sa maison, et de regarder la parade. "Etes-vous oui ou non des Canadiens français sincères

¹⁰²Ibid., p. 100.

qui n'aiment pas les Anglais plus qu'il ne faut, et acceptez-vous de bon coeur de donner votre argent pour payer une réception qui coûte des millions en l'honneur de ces maudits souverains anglais?"¹⁰³

Denis Boucher, jeune patriote, lutte pour secouer le joug britannique des épaules de ses compatriotes, et dénonce l'union des deux nations, qui vise à former une confédération canadienne. "Si le Canada devenait nation unie et indépendante, c'en serait fait de notre admirable catholicisme, de nos incomparables traditions et de notre esprit français. Car, les ponts-levis de la Province abaissés, nous serions vite dévorés par le monstre anglo-saxon et matérialiste que notre clergé tient heureusement en échec aux frontières de la Province."¹⁰⁴ Admirant le courage de Théophile, Denis écrit un article dans son journal patriotique qui loue sa résistance. On congédie Théophile à l'imprimerie pour raisons de vieillesse et d'incompétence, mais Denis insiste que c'est à cause de sa résistance. Il organise une grève

¹⁰³R. Lemelin, Les Plouffe (Paris, 1948), p. 140.

¹⁰⁴Ibid., p. 142.

avec des placards de "à bas la dictature anglaise," "dehors les Anglais" (p. 179). Quand la grève échoue Théophile jette un cri de défi: "Je vas [sic] me partir une petite imprimerie, et je vas l'écrire, et je vas le crier jusqu'à la mort: les maudits Anglais!"¹⁰⁵ De plus, Théophile s'oppose violemment à la conscription. "Et si j'ai pas mis de drapeaux, si j'ai perdu ma place et si on fait la grève, c'est parce que je refuse à [sic] voir mes enfants, surtout celui-là qui va avoir vingt et un ans, servir de chair à canons aux Anglais."¹⁰⁶ Pour lui, la deuxième guerre mondiale n'est qu'une autre guerre de conquête des Anglais. Il meurt quand il voit son jeune fils en uniforme.

La présence anglaise semble menacer la liberté de la famille Plouffe, mais la présence américaine menace leur religion. Quand Denis Boucher amène son ami Tom Brown, pasteur américain, chez les Plouffe, la réaction est très vive. "Au mot 'protestant' prononcé pour la première fois, les Plouffe eurent

¹⁰⁵ Ibid., p. 186.

¹⁰⁶ Ibid., p. 174.

un geste de frayeur inconsciente."¹⁰⁷ Mme Plouffe, armée d'un couteau, se croit Jeanne d'Arc en le chassant de sa maison et se hâte chez le curé pour se confesser d'avoir reçu un protestant chez elle. Pendant sa visite, Tom Brown organise des équipes de sport et découvre l'habileté à lancer de Guillaume Plouffe. Guillaume devient le héros des nationalistes quand il lance une balle au nez du roi George VI. Le curé accuse le pasteur américain de bâtir des idoles protestantes et étrangères dans sa paroisse. Guillaume signe un contrat avec une équipe de baseball à Cincinnati, malgré l'avertissement du curé. "Vous allez voir votre Guillaume quand il reviendra avec la cigare au bec, marié, divorcé trois fois, quatre fois, la tête pleine d'idées protestantes et des O.K. et des YA plein la bouche."¹⁰⁸ Mme Plouffe ne connaît la vie américaine qu'à travers l'écran de la télévision. "Ce pays lui apparaissait comme un orgue de Barbarie géant, dont les coups de revolvers, les cigares, les hot-dogs, les actrices, les gangsters et les cow-boys déclenchaient un tintamarre qui choquait ses oreilles

¹⁰⁷Ibid., p. 21.

¹⁰⁸Ibid., p. 209.

et dessinait dans son esprit des images surréalistes."¹⁰⁹
Comme le curé, elle craint le départ de Guillaume.
L'été, les Québécois souffrent beaucoup de l'invasion
de leur capitale des touristes américains. "Ils
sont effrontés, ils croient que l'argent achète
tout. Pas intellectuels pour un sou. Des enfants
trop grands pour leur âge."¹¹⁰

On peut se demander la position du romancier
devant cette exagération comique de la haine des
Anglais et de la peur des Américains chez ses
compatriotes. Dans son roman, la présence anglaise
joue un rôle principal. En effet, la présence
anglaise devient le bouc émissaire de tous les
problèmes de la famille Plouffe. On voit cette
exagération comique de la présence anglaise dans les
paroles de Mme Plouffe en parlant de son mari. "Oui
c'est un orateur, cet homme-là. Ah! si les Anglais
n'avaient pas été dans ses jambes, il était fait
pour être premier ministre."¹¹¹ L'auteur prend la

¹⁰⁹Ibid., p. 203.

¹¹⁰Ibid., p. 235.

¹¹¹Ibid., p. 187.

parole pour clarifier un point. "Les Canadiens français ne sont pas tous comme M. Plouffe, anglophobes ou farouchement nationalistes. En temps d'élection, cependant, il leur plaît qu'on attaque les Anglais sur la tribune, parce que c'est la tradition politique et qu'en rouspétant contre les anciens conquérants, ils se sentent des fiers à bras, qui ont la réputation de ne pas se laisser marcher sur les pieds."¹¹² Mais, on s'aperçoit d'une trace de nationalisme chez le romancier dans un passage descriptif où la domination géographique devient symbole de la domination économique des Anglais. "Les Anglais ayant enlevé le Canada à la France en 1760, et les Québécois s'étant obstinés à rester Français dans leurs moeurs, dans leur langue et dans leur architecture, les conquérants semblent avoir cru bon, pour défier cette résistance, de dresser sur un site stratégique un édifice qui marquât leur victoire: le Château Frontenac."¹¹³ Evidemment, il ne veut pas rire tout le temps de la présence anglaise. Pour faire ressortir une

¹¹²Ibid., p. 118.

¹¹³Ibid., p. 235.

idée, il faut l'exagérer. Grâce à la radio-diffusion du roman, sa famille Plouffe, avec sa haine des Anglais et sa peur des Américains, est devenue classique.

5. Le roman de révolte

Dans le roman urbain, si les parents représentent la résignation, les enfants annoncent la révolte. Dans Bonheur d'occasion, Florentine Lacasse fait un mariage sans amour pour échapper à l'existence médiocre de ses parents. Les paroles de séparatisme de Denis Boucher dans Les Plouffe deviennent action dans le roman de révolte. La nouvelle génération d'après-guerre connaît trop bien la force du nationalisme. Elle réclame les droits de la nation québécoise. La violence remplace la patience. La lutte devient universelle par une identification avec d'autres races minoritaires. La minorité anglaise se trouve sous un règne de terreur.

Le style hallucinatoire de Trou de Mémoire reflète le monde de drogues, de crimes et de violence de M.P.X. Magnant. Il correspond avec Olympe Ghezso-Zuenum, qui organise une révolte à la Côte d'Ivoire. Par des bouts de phrases qui font référence aux insurgés de '37 et à la conquête, on

comprend qu'il compose un discours de ralliement à la révolte. Puisque le lecteur ne le connaît qu'à travers son journal intime, c'est tout ce qu'on apprend de ses activités de révolutionnaire. Mais son meurtre de Joan, son amie canadienne-anglaise, le hante. Considérant Joan son "point de vulnérabilité" (p. 36), il croit la conquérir en la tuant. Joan devient symbole de la reconquête de toute une race. "Enfin j'ai accompli quelque chose; en tuant Joan, j'ai engendré l'histoire d'un peuple sevré de combats et presque mort de peur à force d'éviter la violence..."¹¹⁴ Après, il part à la poursuite de sa soeur Rachel pour continuer sa campagne de vengeance personnelle. Olympe arrive à Montréal le jour de la déclaration de liberté du Président De Gaulle à l'Expo '67. Magnant a disparu, mais Olympe veut le remplacer dans son travail de libération du Québec. Nous savons que la violence va continuer, grâce aux disciples de Magnant.

Le monde du roman Ethel et le Terroriste est pareil. Après avoir fait éclater une bombe à Montréal,

¹¹⁴H. Aquin, Trou de Mémoire (Montréal, 1968), p. 87.

le narrateur, Paul, fuit vers la frontière américaine pour se perdre parmi les milliers d'humains à New York. Son cercle d'amis se compose de membres d'autres races minoritaires. Slide, un noir qui a étudié à Montréal, aide la cause séparatiste en donnant refuge aux évadés à New York. Ethel, "ma belle juive" (p. 10), accompagne Paul dans sa fuite. Malgré l'opposition de l'administration qui tient à une pureté de race, Paul refuse de la quitter. Ethel, qui a connu la persécution, dénonce la violence du mouvement. Elle lui demande constamment son motif pour faire éclater une bombe. La réponse de Paul révèle un jeune séparatiste aux pensées existentialistes: "Je ne suis plus un simple 'canoque' de quartier du parc Lafontaine."¹¹⁵

A New York, l'uniformité et le mouvement de la vie américaine étonnent le narrateur. Il observe avec rancune l'insouciance des jeunes Américains, tandis qu'un jeune Québécois doit sacrifier sa jeunesse à la cause. Devenu par suite très amer, il décrit d'une manière très brutale

¹¹⁵C. Jasmin, Ethel et le Terroriste (Montréal, 1964), p. 21.

la situation dans son pays: l'emprise des Anglais, le contrôle du clergé, l'infériorité sociale de ses compatriotes, les machinations des politiciens, et le dévouement des jeunes.

Mon pays livré comme charogne, il y a plus de cent ans, à une bande de loyalistes à grandes dents. Mon pays bourré de soutanes multicolores, de petits épiciers, de maigres scieurs de bois, quelques géants isolés, exceptions qui entretiennent nos légendes, qu'un grand gaillard à l'air d'un castor chante à tue-tête à la face de nos collégiens boutonneux, de nos fonctionnaires cacochymes, de nos commis des coins de rue--il y a, au parlement, une bande de grosses morues, tous le nez au fond de gros fromages à taxes, taxes des "p'tits culs" épiciers et fonctionnaires, une armée de rongeurs, qui se font bénir tous les dimanches, qui paradent en déclamant des âneries qui font des promesses. Ils se font élire sans peine en trompant le peuple, en débauchant les cervelles de nos épiciers-fonctionnaires. En coulisses de ce théâtre de vermine, les soutanes et les loyalistes applaudissent. Une bande de jeunes gens lorgnent déjà du côté de cette pourriture.¹¹⁶

Paul croit pouvoir tout oublier dans sa fuite aux Etats-Unis. Mais il se trompe. L'appel de sa patrie, entendu de loin, est même plus fort. Nous le quittons juste avant sa prochaine mission de porteur de bombes.

¹¹⁶Ibid., p. 67.

Qu'il y ait un grand décalage entre le roman de fidélité et le roman de révolte, personne ne peut le contester. Le personnage principal n'est plus le cultivateur, mais le terroriste; le lieu n'est plus la campagne, mais les chemins de fuite; l'atmosphère n'est plus la paix, mais la violence; le style n'est plus oratoire, mais orageux; l'Anglais n'est plus un individu à fuir, mais une collectivité sociale à détrôner.

6. Le roman moderne

A la suite d'une telle évolution, quel est le sort de la présence anglaise dans le roman moderne? En général, le rôle de l'Anglo-saxon est bien réduit. De plus en plus, le romancier laisse tomber la cause nationale pour faire une oeuvre internationale. Le narrateur du roman Inutile et Adorable ne s'intéresse pas du tout à la survivance de sa race, et ne veut que raconter ses aventures avec ses deux maîtresses. Ses paroles reflètent son indifférence complète. "Si nous sommes assez forts, nous survivrons; si nous sommes trop faibles pour faire face au monde qui nous entoure, nous disparaîtrons et voilà tout."¹¹⁷

¹¹⁷R. Fournier, Inutile et Adorable (Montréal, 1968), p. 181.

Dans une littérature qui vise à l'universalité, l'individu remplace la race, le thème psychologique remplace le thème patriotique. Toute l'oeuvre de Claire Martin est consacrée à une analyse du coeur féminin. Elle crée un monde livré aux femmes. Quand j'aurai payé ton visage relate les aventures de Catherine, qui s'enfuit avec le frère de son mari. Il n'y a qu'une seule référence à la présence anglaise, quand son amant, chansonnier, se plaint de ses spectateurs, qui sont tous de langue anglaise. La boîte à chansons est plutôt une entreprise commerciale pour attirer les touristes qu'un centre culturel pour ses compatriotes. L'origine américaine de Barbara se perd complètement dans l'intrigue du roman de l'absurde d'Eugène Cloutier, Croisière. Le narrateur reflète l'attitude du romancier sur la question de races. "Il n'y a ni Russes, ni Américains, ni Français, ni Italiens, ni Anglais, dis-je avec autorité. . . . Le monde se divise en intelligents et en imbéciles, en civilisés et en primitifs, en artistes et en ingénieurs."¹¹⁸

¹¹⁸E. Cloutier, Croisière (Montréal, 1963), p. 150.

La présence anglaise est totalement absente dans le roman de critique sociale. Les romanciers discernent des causes intérieures à leurs problèmes. L'Anglais n'est plus responsable de tout! Filiatrault, dans Les Chaînes, critique l'emprise de la famille sur l'individu; Marcotte, dans Le Poids de Dieu, critique le contrôle du clergé dans la communauté; Bessette, dans Les Pédagogues, critique le système d'instruction dans la province. L'univers de violence de l'oeuvre de Marie-Claire Blais est complètement fermé aux Anglais. C'est une étude, dans un réalisme noir, de ses compatriotes. Une Saison dans la vie d'Emmanuel révèle, sans dénoncer, le résultat d'une présence anglaise au Québec. Nous partageons la vie pénible d'une famille de seize enfants. A treize ans, chaque enfant, sans instruction, part à la ville pour travailler aux usines. Dans le roman qui porte son nom, Mathieu fait figure de solitaire parmi ses compatriotes. Pour rattraper les concurrents de langue anglaise dans l'industrie et le commerce, le Canadien français, comme l'oncle de Mathieu, a tendance à tout sacrifier pour arriver. On n'a plus besoin des membres de la

race anglo-saxonne pour représenter la force matérialiste du monde moderne! Cette nouvelle société écrase un homme artiste tel que Mathieu qui va à l'encontre des nouvelles conventions.

Les mots "étranger" et "anglais" ne sont plus synonymes. Des personnages de toutes les races usurpent sur le domaine des Anglais dans le roman canadien-français. L'intrigue du roman d'Yves Thériault, Les Commettants de Caridad, se passe en Espagne. L'intrigue de La Patience des Justes, roman de Pierre de Grandpré, est centrée sur Lina, jeune fille yougoslave. Le narrateur, ni conformiste, ni révolutionnaire, veut accepter tout le monde comme individu. Il refuse de s'engager dans le chemin arriviste que son père lui propose. En même temps, il condamne le monde de néant et de négation de son frère qui est séparatiste. Ainsi, il se trouve tout seul devant une société tiraillée encore de préjugés. Dire qu'Yves Thériault est le premier à faire sortir de son cadre local le roman canadien-français, c'est vrai dans une certaine mesure. Il esquisse avec une couleur locale précise le tableau de la vie esquimaude dans son roman Agaguk. Mais

en réalité, le romancier ne fait que présenter le drame de la survivance canadienne-française, déguisé sous celui de la survivance d'autres races minoritaires. Examinons le roman Aaron, qui présente les problèmes de la minorité juive. La révolte d'Aaron, qui refuse de pratiquer la religion orthodoxe et d'adopter la profession de tailleur de son grand-père pour se frayer un chemin dans la société moderne, est pareille à la révolte d'Ephrem Moisan dans Trente Arpents. La société montréalaise dans Aaron a la même force que la présence anglaise dans Trente Arpents. Aaron et Ephrem doivent sacrifier leur langue, leur religion et leurs traditions pour s'y adapter, pour y arriver.

Cette variation du lieu dans le roman canadien-français est dépassée dans le roman contemporain. En effet, le lieu n'a plus d'importance. Même entourés d'Anglais, les personnages vivent leur propre drame. Les pensées d'une petite fille juive, Bérénice, constituent toute l'intrigue de L'Avalée des Avalés. Le lecteur s'aperçoit à peine qu'à peu près un tiers de l'intrigue se passe à New York. En racontant ses aventures d'amour,

la narratrice de Kathmandou saute de Montréal à New York sans sentir le dépaysement habituel de ses compatriotes. Elle ne mentionne que très rarement cette présence américaine. "J'y étais même encore lorsqu'au lever du jour, nous mangions du Kellogg's [sic] Special K, en vrais Américains."¹¹⁹

D'après ces exemples, on constate que l'Anglais perd lentement sa position dans la vie et dans la littérature au Québec. On peut même se demander si la présence anglaise, comme thème littéraire, n'est pas en train de disparaître dans la littérature d'aujourd'hui.

¹¹⁹L. Beaugrand-Champagne, Kathmandou (Montréal, 1968), p. 120.

CHAPITRE IV

A LA RECHERCHE DU ROMAN CANADIEN

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN

Originaires de la France,
Aujourd'hui sujets d'Albion,
A qui donner la préférence
De l'une ou de l'autre nation?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encore de plus puissants liens?
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.¹²⁰

Il reste encore à déterminer si, par cette évolution, l'on réussit à rompre les deux solitudes qui existent entre les deux partenaires de la Confédération. Existe-t-il un roman vraiment canadien qui n'ait pas besoin de la qualification "anglais" ou "français?" Pour répondre à cette question nous allons considérer cinq romans où l'écrivain canadien-français pénètre dans la solitude canadienne-anglaise. Est-ce qu'ils portent des lunettes canadiennes-françaises pour regarder l'univers canadien-anglais? Pour se comprendre,

¹²⁰Huston, VI, p. 246.

pour se connaître, il faut s'accepter. Le Canadien anglais n'a pas le droit d'imposer son code de vie au Canadien français, ni le Canadien français le sien au Canadien anglais. Aussi, les deux partenaires doivent abandonner leur ancienne fidélité aux mères-patries, comme prêche le poète. Une telle réalisation donnera naissance à la première oeuvre vraiment canadienne.

M. Falardeau dans son étude sociologique de la littérature canadienne-française Notre Société et son roman s'étonne de la lenteur des deux solitudes sociales à se découvrir: ". . . pourquoi n'est-ce que très récemment qu'un écrivain de langue anglaise, Hugh MacLennan, a perçu, pour la première fois le fait de la co-existence de deux univers culturels canadiens? Et pourquoi encore est-ce un romancier canadien-français, Jean Simard, qui le premier de tous les écrivains canadiens, a eu l'idée de créer un personnage de roman appartenant à l'autre univers culturel: l'énigmatique George-Godly Roundabout dans Les Sentiers de la nuit."¹²¹

¹²¹Falardeau, p. 63.

Le héros du roman de Jean Simard connaît une enfance choyée dans une maison somptueuse à Westmount. "On a dit que la demeure d'un Anglais, c'est sa forteresse."¹²² Grâce à son privilège de naissance, George-Godly Roundabout avance rapidement dans la banque que son oncle dirige. Il s'adapte parfaitement au monde de la haute finance des banquiers anglais. "Lui qui ne saurait distinguer un sonnet d'un rondeau, il évolue à l'aise dans ce labyrinthe de chiffres et de statistiques, d'agiotages et de mouvements de fonds."¹²³ Comme tout bon Canadien anglais, sa fidélité coloniale se réveille pendant une visite à Londres. Bien sûr, il n'apprécie pas les charmes de Paris. Rendu à trente-cinq ans, solidement établi dans la vie, il pense à prendre femme. "C'est généralement l'occasion, pour cette race d'hommes, de songer sérieusement et pour la première fois, au Mariage."¹²⁴ "G.G." épouse une amie de sa soeur, malgré l'opposition de sa famille

¹²²J. Simard, Les Sentiers de la nuit (Montréal, 1959), p. 78.

¹²³Ibid., p. 36.

¹²⁴Ibid., p. 38.

à son mariage avec une "papiste": "Dans le clan rigoriste des Roundabout et des Whipstaff, un tel projet, l'alliance avec une 'papiste,' ne saurait être considéré sans frémir."¹²⁵ Sa révolte contre la bonne société lui fait perdre sa position à la banque. Son âme trop puritaine fait échouer son mariage.

C'est seulement dans sa vieillesse, quand sa vue commence à faiblir, qu'il apprécie les choses plus esthétiques de la vie et le confort de sa conversion à la religion catholique. Il commence à regretter sa vie à l'anglaise et à souhaiter une vie à la française. Le romancier ne réussit pas à mettre de côté ses valeurs canadiennes-françaises en jugeant son personnage canadien-anglais. Voyant, son héros était aveugle, aveugle, il est devenu voyant. En effet, le portrait de George-Godly Roundabout n'est qu'une accumulation de préjugés: la maison de Westmount, la fidélité britannique, l'esprit matérialiste, l'âme puritaine. Le romancier a découvert la

¹²⁵Ibid., p. 51.

solitude canadienne-anglaise, mais il ne l'a pas dissipée. Il ne veut pas y rentrer pour la comprendre, mais plutôt pour la condamner. Ainsi, ce n'est pas l'oeuvre canadienne que nous cherchons.

Pascal Richer, narrateur du roman Le Poisson Pêché, rencontre une Canadienne anglaise, Joan, pendant son séjour à Paris. Elle lui fait découvrir son pays--non pas le Québec, mais le Canada. "A présent, je sais que nous partageons un même espace, un même temps: un paysage sauvage, originel, un présent sans passé que trappe sans cesse l'avenir."¹²⁶ Joan lui inspire d'écrire un roman autobiographique qu'il lui dédie. Mais, pendant la rédaction, Pascal fait une découverte qui rétablit les deux solitudes. "Il ne faut pas faire erreur sur nous-mêmes: immense est la distance entre nous, même si nous sommes du même pays. Notre langue, notre culture nous séparent."¹²⁷ Il termine son roman avec une nouvelle dédicace--à une certaine Céline(voir p. 229). Pascal se retire dans sa solitude, Joan dans la sienne. A

¹²⁶G. Cartier, Le Poisson Pêché (Montréal, 1964), p. 23.

¹²⁷Ibid., p. 81.

cause de ce rétablissement des deux solitudes sociales, ce n'est pas l'oeuvre canadienne que nous cherchons.

Le narrateur de L'Incubation, le seul Canadien français, s'efface complètement devant les personnages de langue anglaise. Dans un style de Robbe-Grillet, et une langue de Rabelais, Bessette décrit la vie de Gordon Blackwell, ami du narrateur. Son monde est peuplé de souvenirs de guerre, de courses en auto, de dialogues énigmatiques. On saisit assez de l'intrigue pour comprendre qu'Antinéa, la femme qui fut sa maîtresse pendant la guerre, arrive de Londres, et que sa femme, Maggie, le quitte. Prenant toute liberté avec la ponctuation, l'auteur insère dans le dialogue des phrases complètes en anglais. Malheureusement, l'auteur se laisse trop emporter par les nouvelles techniques de création littéraire pour vraiment s'intéresser à ses personnages de langue anglaise. Tous ne sont que des caricatures. Antinéa, la maîtresse anglaise, a toujours sa théière à la main. "Néa? Antinéa? quel drôle de nom! -- ça faisait aristo très upper class -- en sa qualité d'Anglaise devait savoir

infuser le thé--/ reversant donc à gestes toujours précis irréprochables le liquide ambré dans ma tasse de porcelaine, le masque figé en un sourire parfait, le buste pommelant impeccablement sous la robe princesse de taffetas olive, parlant sans interruption, ne laissant se perdre ni une goutte de thé ni une seconde de silence . . ."128 La description de la maison du père de Maggie à Toronto devient une bonne caricature de l'Ontarien et de l'évolution de son point de vue politique à travers les années. ". . . aux murs des portraits de famille d'ancêtres loyalistes orangistes rep by pop mazodelarochiens puis demi-orangistes quart-d'orangistes peu à peu bon-ententistes peu à peu à mesure que le temps passait pancanadianistes a mari usque ad, évoluant avec le temps juste au rythme qu'il fallait, raisonnablement bilinguistes biculturalistes prudemment anti-américains . . ."129 Malgré les innovations stylistiques du romancier, il ne réussit pas à pénétrer l'autre solitude pour

¹²⁸G. Bessette, L'Incubation (Montréal, 1965), p. 74.

¹²⁹Ibid., p. 164.

nous donner l'oeuvre canadienne que nous cherchons.

Le narrateur du roman Le Couteau sur la table est forcé de rentrer dans le monde anglo-canadien pour faire son service militaire dans l'ouest du pays. Malheureusement, il n'arrive pas à se lier d'amitié avec les autres soldats du camp. "Portant le même uniforme, obéissant aux mêmes ordres, des soldats vert kaki s'entremêlaient alors et les Canadiens français vengeaient, à coups de bottine, la déportation des Acadiens, la perte de la Louisiane, les sacrifices de Dieppe, pendant que les Anglais cherchaient à défendre leurs droits sur l'Amérique et la petite colonie de Québec."¹³⁰ Pour échapper à sa solitude, il commence à fréquenter Patricia et son cercle d'amis qui l'appellent "Frenchie" (p. 46). Sans jamais comprendre pourquoi "j'ai pour maîtresse la fille d'un ennemi" (p. 36), il n'ose pas la quitter. En effet, Patricia est son seul moyen d'entrer en contact avec tous les anglophones qui l'entourent,

¹³⁰J. Godbout, Le Couteau sur la table (Paris, 1965), p. 31.

l'écrasent même. Il est complètement dépaycé dans cette société trop américanisée. Dans un style fort sarcastique, il décrit, sans la dénoncer ouvertement, l'invasion des touristes et de la propagande américaine dans les belles campagnes canadiennes.

Si les oasis ont toujours quelque chose d'artificiel, une allure figée, une couleur contrôlée, et cet ordre dans la nature et le nombre d'arbres, celle-ci en avait tous les raffinements: autour d'un lac creusé par les bulldozers du gouvernement, on avait distribué (géométriquement) des conifères vert noir et bleu de prusse, construit des cabanes de bois rond verni (rustic log cabins are so sweet), planté, cloué ici et là des affiches où les lettres peintes imitaient le bouleau, aménagé d'immenses terrains de camping avec le tout-à-l'égout, eau courante pour laver la vaisselle, bois coupé et séché à l'avance, trous de ciment pour construire les feux de camp (be careful, help prevent disasters)...seuls l'usage et le temps avaient un peu réussi, à grands coups d'invitations à boire du Coca-cola, du Pepsi-cola et de l'orange Crush, grâce aussi aux néons verts des motels (vacancy), à transformer le Lake en un lieu habitable.¹³¹

¹³¹Ibid., p. 19.

Patricia et le narrateur communiquent dans un franglais sans se comprendre, sans se connaître. Ce n'est qu'à travers les lentilles déformantes de leurs propres solitudes qu'ils se voient l'un l'autre. Pour le narrateur, Patricia est une jeune fille riche et frivole--typiquement anglo-saxonne. "Patricia est un peu ce clinquant, cet univers de parvenus, ce chrome qui parle anglais. Ce factice. C'est toute une race d'Américains--et de Canadiens-anglais--qui accorde autant d'importance à un musée de l'automobile qu'au Parthénon."¹³² Patricia dénonce l'intérêt que son ami silencieux porte aux races minoritaires; la comptine "I-NI-MI-NI," qui parle de prendre un noir par l'orteil, est le leitmotiv du roman. Pour elle, son ami boude. "Vous êtes tous épuisés, les Français, que vous veniez de France, du Québec, ou de Navarre...ça vous fait mal de n'avoir pas inventé la civilisation du XX^e siècle, alors vous marmonnez dans votre coin comme de vieilles femmes à l'asile..."¹³³

¹³²Ibid., pp. 27-28.

¹³³Ibid., p. 70.

Le narrateur ne se retrouve qu'en rentrant dans sa province, son pays. Il sort avec une jeune compatriote, et s'identifie avec le mouvement séparatiste. Patricia devient symbole de l'abandon de sa patrie, Madeleine, symbole de la redécouverte. "Patricia n'était plus qu'un territoire abandonné au premier Anglais venu, Madeleine, elle, était ce pays conquis que je retrouvais lentement, calmement."¹³⁴ Evidemment il ne s'agit pas du rapprochement de races qu'il nous faut pour l'oeuvre canadienne que nous cherchons.

S'il fallait accorder aujourd'hui le titre de "roman canadien," Rideau de Neige s'en approche le plus. Les personnages canadiens-français et canadiens-anglais s'entremêlent dans une intrigue adroitement nouée. On ne distingue leur origine que par leurs noms. Quatre associés, Mr. Caldwell et son secrétaire et M. Dubreuil et sa secrétaire, voyagent ensemble dans une auto destinée à s'emboutir contre une remorque entre Ottawa et Montréal. Le roman se compose de vignettes de la

¹³⁴Ibid., p. 105.

vie de chaque voyageur. Nous pénétrons dans le foyer de chacun, où l'attente et l'inquiétude règnent. Nous y découvrons un monde où la co-opération existe entre les deux races au bureau et à la maison. Mr. Caldwell, ministre de l'industrie, donne toujours les contrats du gouvernement fédéral à M. Dubreuil, ingénieur-consultant. Dévoués à la prospérité industrielle, les deux travaillent ensemble sur une installation nucléaire à la Rivière-à-la-Paix. La question d'un mariage mixte ne se pose même pas quand Edward Dennison épouse Yvette. De nature semblable, ils s'aiment tout simplement. Fabienne, secrétaire de M. Dubreuil, aime un jeune soldat de Calgary de service à Montréal pendant la guerre. Il n'y a pas de citations à tirer du texte pour illustrer la présence anglaise. Elle n'existe pas.

Pour le romancier, Maurice Gagnon, les deux solitudes n'existent plus. Ses personnages canadiens-français et canadiens-anglais travaillent et vivent ensemble sans sentir une présence

étrangère. Première oeuvre canadienne, Rideau de Neige n'est pas pourtant le premier chef-d'oeuvre canadien. Il faut attendre encore.

CONCLUSION

En rétrospective, les grandes lignes du thème de la présence anglaise dans le roman canadien-français ressemblent à une phrase musicale qui part crescendo et finit diminuendo. A la date de la naissance du roman, époque fort nationaliste, on écrit pour fuir la présence anglaise. Le romancier se réfugie dans le passé pour enregistrer les légendes, les traditions, et les chansons de l'ère française. Il cherche à se créer une identité, une histoire, une littérature, totalement fermées aux Anglais. Puis on commence à trouver des traces de la présence anglaise dans les romans à thèse. Les thèses visent à protéger les Canadiens français de la présence anglaise en énumérant les avantages de la vie rurale et en dénonçant les mariages mixtes. Plus tard les conditions sociales rapprochent les membres des deux solitudes. L'Anglais arrive à la campagne et le cultivateur arrive en ville. Il n'est plus possible d'ignorer la présence anglaise. A ce moment, la présence anglaise est à son apogée d'importance et d'influence. Les personnages des romans tiennent à partager sinon posséder la prospérité et la puissance de la présence anglaise. Mais les résultats de la révolution tranquille commencent à réduire graduellement le rôle de

la présence anglaise dans la vie et dans la littérature au Québec. Le drapeau canadien remplace le drapeau britannique. Le gouvernement fédéral lance un programme de bilinguisme et de biculturalisme. Le gouvernement provincial se met à nationaliser les ressources naturelles. Le nouveau roman, dont les thèmes et les techniques ne permettent plus la discussion des problèmes sociaux et politiques, diminue encore le rôle de la présence anglaise. Les deux solitudes sociales commencent à se connaître, à se comprendre, de sorte que l'individu remplace le type, que le drame intérieur remplace le drame extérieur. Réduite de plus en plus, la présence anglaise est aujourd'hui sur le point de disparaître.

Rendu à la fin d'une phrase musicale, on a bien le droit de conjecturer la prochaine. En effet, il y a quatre possibilités principales: un retour d'une présence anglaise, une formation d'une présence canadienne, une affirmation d'une présence québécoise, ou une importation d'une présence française. Le retour d'une présence anglaise est fort improbable à moins qu'un mouvement ne se forme destiné à éliminer plutôt qu'à réduire cette présence au Québec. D'après les résultats de nos recherches pour le roman canadien, la formation d'une présence canadienne est loin d'être une

certitude. De plus, il reste toujours la barrière linguistique; il nous faudrait une langue canadienne. Aujourd'hui les écrivains canadien-français cherchent trop une reconnaissance universelle pour choisir la troisième possibilité, l'affirmation d'une présence québécoise. Assez forte pour affronter les forces d'assimilation, l'identité québécoise n'a plus besoin de se replier sur elle-même. Depuis la visite du Président De Gaulle à l'Expo '67, on peut se demander si le Québec ne recherche pas son ancienne mère-patrie et la France son ancienne colonie. Les liens linguistiques et ethniques sont souvent plus forts que les liens politiques et économiques. Face à cette variété d'options, on peut toujours espérer que la littérature canadienne d'expression française s'évolue à une présence universelle.

BIBLIOGRAPHIE

A. Ouvrages choisis pour l'étude de la présence anglaise:

1. Aquin, Hubert. Trou de Mémoire. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1968.
2. Aubert de Gaspé, Philippe. Les Anciens Canadiens. 2e éd.
Montréal: Editions Fides, 1961.
3. Beaugrand-Champagne, Louise. Kathmandou. Montréal:
Les Editions Estérel ltée, 1968.
4. Bessette, Gérard. L'Incubation. Montréal:
Librairie Déom, 1965.
5. _____ . La Bagarre. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1958.
6. _____ . Les Pédagogues. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1961.
7. Blais, Marie-Claire. Une Saison dans la vie d'Emmanuel.
Montréal: Les Editions du Jour, 1966.
8. Carrier, Roch. La Guerre, Yes Sir!. Montréal:
Les Editions du Jour, 1968.
9. Cartier, Georges. Le Poisson Pêché. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1964.
10. Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier. Charles Guérin.
Montréal: John Lovell, 1852.
11. Cloutier, Eugène. Croisière. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1963.
12. Dasonville, Michel. Crémazie. Montréal:
Editions Fides, 1956.
13. Desmarchais, Rex. La Chesnaie. Montréal:
Editions de l'Arbre, 1942.
14. Dor, Georges. Poèmes et Chansons I. Longueuil:
Les Editions de l'Hexagone, 1968.

15. Ducharme, Réjean. L'Avalée des Avalés. Montréal:
La Collection "Aries", 1967.
16. Dugré, Adélar. La Campagne Canadienne. Montréal:
Imprimerie du Messager, 1925.
17. Desrosiers, Léo-Paul. Nord-Sud. Montréal:
Editions Fides, 1943.
18. Ferron, Jacques. Contes Anglais et autres. Montréal:
Editions d'Orphée, 1964.
19. Filiatrault, Jean. Chaînes. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1955.
20. Fournier, Roger. Inutile et Adorable. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1968.
21. Fréchette, Louis. La Légende d'un Peuple. Montréal:
Editions Beauchemin, 1941.
22. Gagnon, Maurice. Rideau de Neige. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1957.
23. Gauthier, Claude. Claude Gauthier chante Claude Gauthier.
Enregistrements Columbia, No. FL284, face 2.
24. Gérin-Lajoie, Antoine. Jean Rivard:défricheur, Jean Rivard:
économiste. Montréal: Bibliothèque Canadienne, 1913.
25. Godbout, Jacques. Le Couteau sur la table. Paris:
Editions du Seuil, 1965.
26. Grandpré, Pierre de. La Patience des Justes. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1966.
27. Groulx, Lionel. L'Appel de la Race. Montréal:
Editions Fides, 1956.
28. Gurik, Robert. Hamlet, Prince du Québec. Montréal:
Les Editions de l'Homme, 1968.
29. Hémon, Louis. Maria Chapdelaine. Paris:
Bernard Grasset Editeur, 1954.

30. Huston, James. Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne. 4 tomes. Montréal: J.M. Valois & Cie., 1845-1850.
31. Jasmin, Claude. Ethel et le Terroriste. Montréal: Librairie Déom, 1964.
32. Loranger, Françoise. Mathieu. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1949.
33. La Fontaine, Jean de. Oeuvres complètes. Paris: Editions du Seuil, 1965.
34. Lemelin, Roger. Les Plouffe. Paris: Flammarion, Editeur, 1948.
35. Le Normand, Michelle. Le Nom dans le bronze. Montréal: Editions Fides, 1959.
36. Marcotte, Gilles. Le Poids de Dieu. Paris: Flammarion, Editeur, 1962.
37. Martin, Claire. Quand j'aurai payé ton visage. Paris: Editions, Robert Laffont, 1962.
38. Parizeau, Alice. Rue Sherbrooke Ouest. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1967.
39. Ringuet, (Philippe Panneton). Trente Arpents. Paris: Flammarion, Editeur, 1938.
40. Roquebrune, Robert de. Les Habits Rouges. Paris: Aux Editions du Monde Nouveau, 1923.
41. Roy, Gabrielle. Bonheur d'occasion. Paris. Flammarion, Editeur, 1945.
42. _____. Alexandre Chênevert. Montréal: Editions Beauchemin, 1964.
43. _____. La Petite Poule d'eau. Montréal: Editions Beauchemin, 1966.
44. _____. Rue Deschambault. Montréal: Editions Beauchemin, 1966.

45. Savard, Félix-Antoine. Menaud, Maître-Draveur. Montréal: Editions Fides, 1966.
46. Savary, Charlotte. Le Député. Montréal: Les Editions du Jour, 1961.
47. Simard, Jean. Les Sentiers de la nuit. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1959.
48. Thériault, Yves. Aaron. Paris: Bernard Grasset Editeur, 1957.
49. _____. Les Commettants de Caridad. Québec: Institut Littéraire du Québec, 1961.
50. Thério, Adrien. La Soif et le Mirage. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1960.
51. Trottier, Pierre. Mon Babel, Essais. Montréal: Editions H.M.H., 1963.

B. Ouvrages consultés pour l'étude de la présence anglaise:

1. Aubert de Gaspé, Philippe. Le Chercheur de Trésors. Montréal: Réédition-Québec, 1968.
2. Blais, Marie-Claire. David Sterne. Montréal: Les Editions du Jour, 1967.
3. _____. La Belle Bête. Québec: Institut Littéraire du Québec, 1959.
4. Conan, Laure. Angéline de Montbrun. Montréal: Editions Fides, 1956.
5. Desrosiers, Léo-Paul. L'Ampoule d'or. Montréal: Editions Fides, 1967.
6. _____. Les Engagés du Grand Portage. Montréal: Editions Fides, 1958.
7. Filiatrault, Jean. L'Argent est odeur de nuit. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1967.
8. Guèvremont, Germaine. Le Survenant. Montréal: Editions Fides, 1962.

9. Hébert, Jacques. Les Ecoeurants. Montréal: Les Editions du Jour, 1966.
10. Lemelin, Roger. Au Pied de la pente douce. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1967.
11. MacLennan, Hugh. Two Solitudes. Toronto: Macmillan of Canada, 1945.
12. _____. The Return of the Sphinx. Toronto: Macmillan of Canada, 1967.
13. Martin, Claire. Doux-Amer. Paris: Editions, Robert Laffont, 1960.
14. Roy, Gabrielle. La Route d'Altamount. Montréal: Editions H.M.H., 1966.
15. Thériault, Yves. Agaguk. Montréal: Les Editions de l'Homme, 1966.
16. Vac, Bertrand. Louise Genest. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1967.

C. Ouvrages critiques:

1. Archives des Lettres Canadiennes. Le Roman canadien-français. Montréal: Editions Fides, 1964.
2. Baillargeon, Samuel. Littérature canadienne-française. Montréal: Editions Fides, 1957.
3. Bessette, Gérard. Une Littérature en ébullition. Montréal: Les Editions du Jour, 1968.
4. Duhamel, Roger. Manuel de Littérature canadienne-française. Montréal: Editions du Renouveau Pédagogique, 1967.
5. Dumont, Fernand et Jean-Charles Falardeau. Littérature et Société canadiennes-françaises. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1964.

6. Ethier-Blais, Jean. Signets II. Montréal:
Le Cercle du Livre de France, 1967.
7. Falardeau, Jean-Charles. Notre Société et son roman.
Montréal: Editions H.M.H., 1967.
8. Fraser, Ian. The Spirit of French Canada. New York:
Columbia University Press, 1939.
9. Grandpré, Pierre de. Histoire de la littérature française
du Québec. Montréal: Editions Beauchemin, 1967.
10. Lebel, Maurice. D'Octave Crémazie à Alain Grandbois.
Québec: Les Editions de l'Action, 1963.
11. Les Soeurs de Sainte-Anne. Histoire des littératures
française et canadienne. Lachine: 1922.
12. Kattan, Naim. Juifs et Canadiens. Montréal:
Collection: Les Idées du Jour, 1967.
13. Marcotte, Gilles. Une littérature qui se fait. Montréal:
Editions H.M.H., 1962.
14. _____. Présence de la critique. Montréal:
Editions H.M.H., 1966.
15. Marion, Sépharin. Les lettres canadiennes d'autrefois.
8 tomes. Ottawa: Les Presses de l'Université
d'Ottawa, 1939-1958.
16. Robidoux, Réjean et André Renaud. Le Roman canadien-français
du vingtième siècle. Ottawa: Les Presses de
l'Université d'Ottawa, 1966.
17. Roy, Camille, Mgr. Manuel d'Histoire de la littérature
canadienne de langue française. Québec:
l'Action Sociale, 1925.
18. Shevenell, R.-H. Recherches et Thèses. Ottawa:
Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1963.
19. Sylvestre, Guy. Literature in French Canada. Québec:
Department of Cultural Affairs, 1967.

20. Tougas, Gérard. Histoire de la littérature canadienne-française. Paris: Presses Universitaires de France, 1964.
21. Warwick, Jack. The Long Journey: literary themes of French Canada. Toronto: University of Toronto Press, 1968.

D. Ouvrages historiques:

1. Bibaud, Michel. Histoire du Canada. Montréal: John Lovell, 1843-1878.
2. Boucher, Pierre. Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada. Boucherville: Société Historique de Boucherville, 1964.
3. Brunet, Michel. La Présence anglaise et les Canadiens. Montréal: Editions Beauchemin, 1964.
4. _____. Québec Canada Anglais deux itinéraires un affrontement. Montréal: Editions H.M.H., 1968.
5. _____. Canadians et Canadiens. Montréal: Editions Fides, 1954.
6. Cook, Ramsey. Canada and the French Canadian Question. Toronto: Macmillan of Canada, 1966.
7. Craig, G.M. Lord Durham's Report. Toronto: McClelland & Stewart, 1963.
8. Garneau, François-Xavier. Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Québec: N. Aubin, 1845-1848.
9. Oliver, Michael and Frank Scott. Quebec States Her Case. Toronto: Macmillan of Canada, 1964.
10. Story, Norah. The Oxford Companion to Canadian History and Literature. London: Oxford University Press, 1967.

11. Wade, Mason. The French Canadians, 1760-1967. 2 vols. Toronto: Macmillan of Canada, 1955.
12. _____ . The French Canadian Outlook. Toronto: McClelland and Stewart, 1964.

E. Articles de revues:

1. Deschamps, Nicole. "Les 'anciens Canadiens' de 1860," Etudes Françaises (octobre, 1965), pp. 3-15.
2. Ethier-Blais, Jean. "Romans et Théâtre," University of Toronto Quarterly (July, 1966), pp. 509-536.
3. Falardeau, Jean-Charles. "Idéologies et thèmes sociaux dans trois romans canadiens du XIXe siècle," Etudes Françaises (juin, 1966), pp. 132-161.
4. Hayne, David. "Les grandes options de la littérature canadienne-française," Etudes Françaises (février, 1965), pp. 68-89.

F. Articles de journaux:

1. Crête, Jean-Pierre. "Arts et Lettres du Québec," Le Campus Estrien, Université de Sherbrooke, (avril, 1968.)
2. Major, André. "Le Parti-Pris du réalisme caricatural," Le Devoir, Montréal, (23 mars 1968.)
3. Tuchmaier, Henri. "Adolescence du roman canadien-français," Le Laval, Université Laval, (1^{er} août 1960.)